

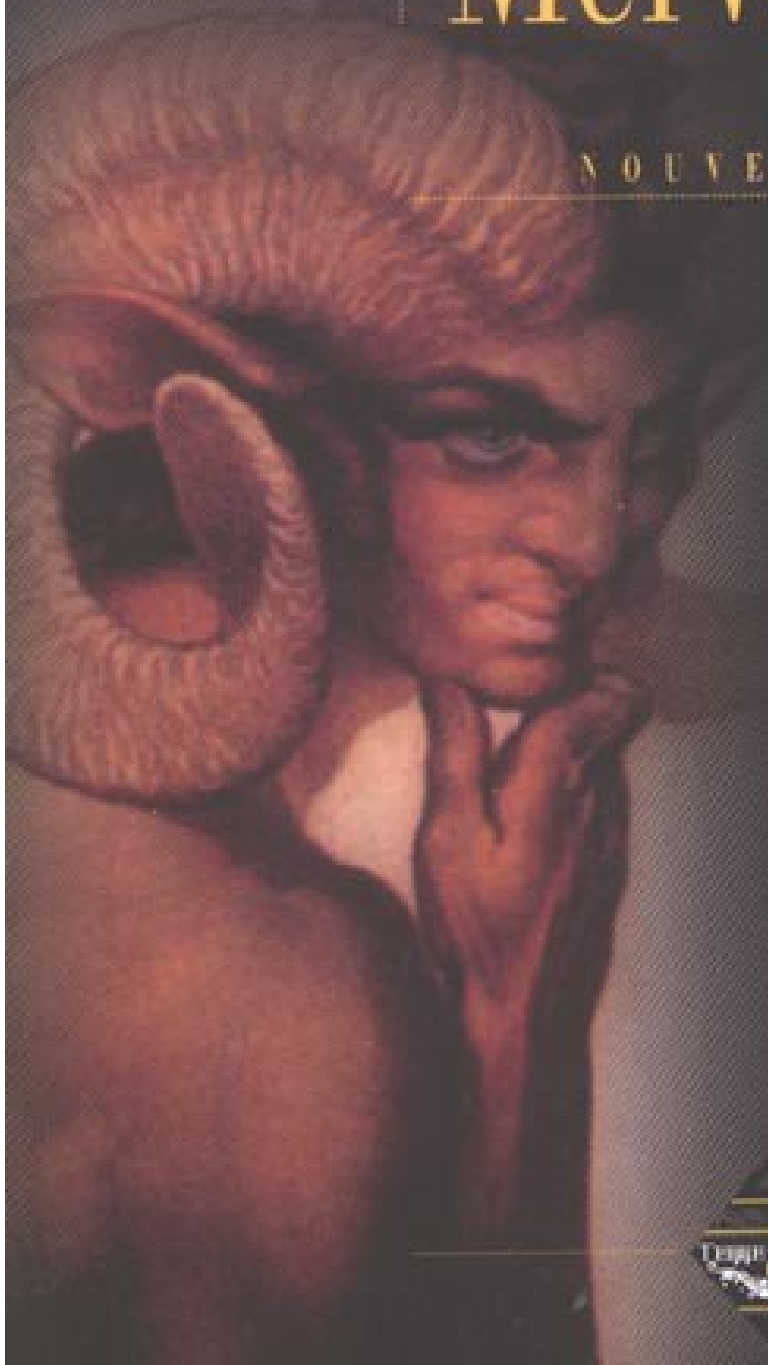
T E R R E S F A N T A S T I Q U E S

LORD

DUNSANY

Le Livre des Merveilles

N O U V E L L E S



Lord DUNSANY

LE LIVRE DES MERVEILLES

Nouvelles

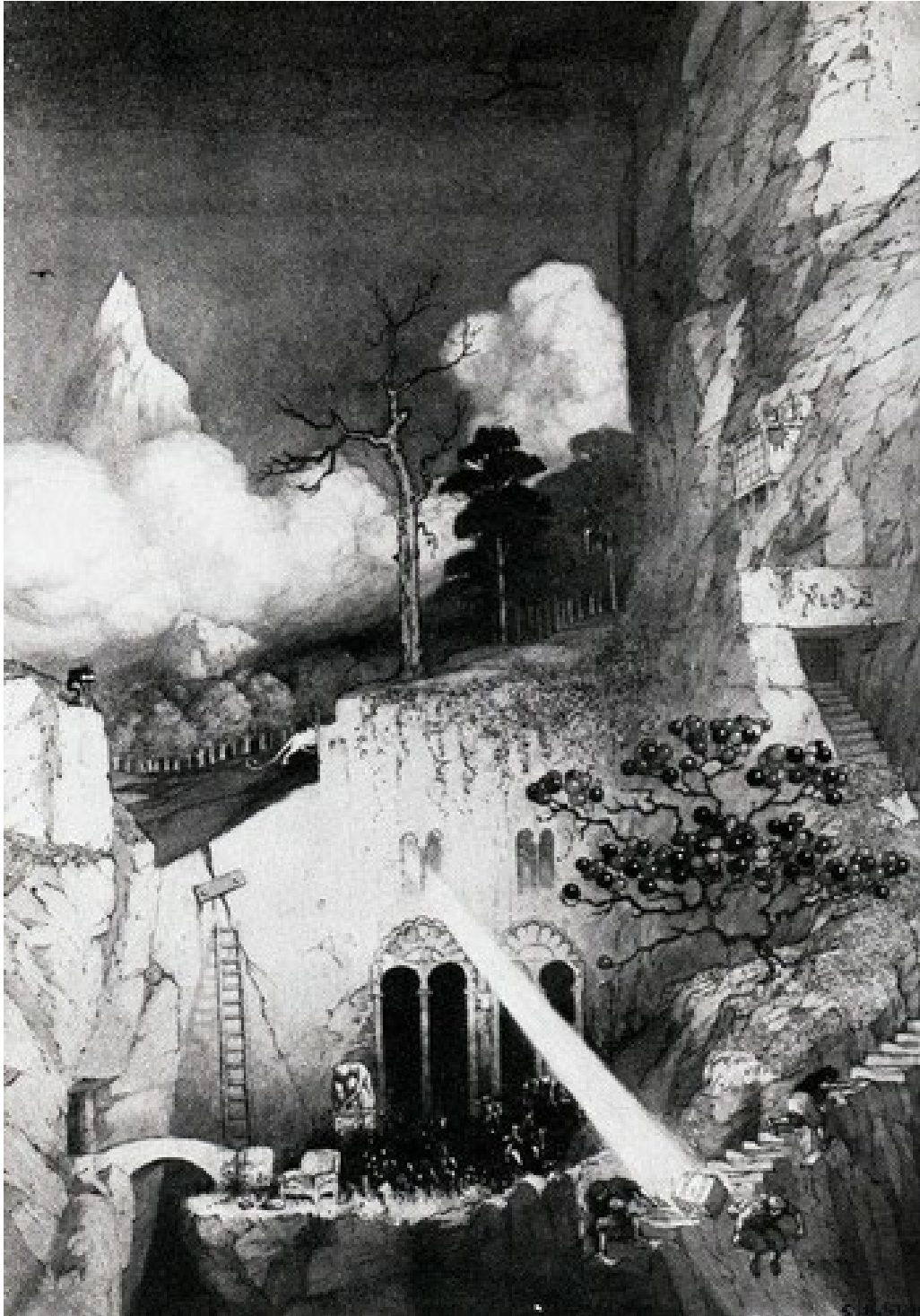
Traduit de l'Anglais par
Marie Amouroux

Titre original
The book of wonder

Éditions Terre de Brume, 1998

PRÉFACE

Venez avec moi, ladies et gentlemen, vous qui êtes plus ou moins fatigués de Londres, venez avec moi ; et vous tous aussi qui êtes las de tout dans ce monde que nous connaissons car nous avons ici de nouveaux mondes.



The Edge Of The World.

LA FIANCÉE DU CENTAURE

Le matin du jour où il accomplit sa deux cent cinquantième année, Shepperalk le Centaure ouvrit le coffre d'or qui renfermait le trésor des Centaures et en tira l'amulette que son père Jyshak avait, au temps de sa jeunesse, ciselée dans l'or de montagne, et incrustée d'opales vendues par les Gnomes ; il la mit à son poignet et, sans mot dire, quitta la caverne de sa mère. Il emporta aussi le clairon des Centaures, ce fameux cor d'argent qui avait autrefois sonné la reddition de soixante-dix cités humaines, qui avait rugi vingt ans autour des murs ceints d'étoiles au siège de Tholdenblarna, ces vingt ans durant lesquels les Centaures ont soutenu leur guerre fabuleuse, où ils ne furent pas vaincus par la force des armes, mais se retirèrent lentement, au milieu d'un nuage de poussière, devant le miracle final que les dieux, dans leur détresse, avaient tiré de leurs ultimes munitions de combat ; il prit ce cor, et s'éloigna au galop. Sa mère soupira, mais le laissa partir.

Elle savait bien que ce jour-là il n'irait pas simplement boire au ruisseau qui descend des terrasses du Varpa Niger, la région intérieure des montagnes ; que ce jour-là, il ne se contenterait pas de contempler pendant quelques instants le coucher du soleil pour revenir ensuite dans la caverne s'étendre sur des roseaux apportés par le courant des fleuves que l'homme n'a jamais connus. Elle savait que ce qui lui arrivait aujourd'hui était arrivé autrefois à son père, et à Goom le père de Jyshak, et aussi, il y a très longtemps, aux dieux. C'est pourquoi elle soupira seulement, et le laissa partir.

Mais lui, au sortir de la caverne qui était sa demeure, traversa pour la première fois le petit ruisseau et, après avoir contourné les rochers, vit au-dessus de lui resplendir la plaine du monde. Et le vent de cet automne qui devait alors l'univers, s'élança sur les pentes des montagnes et fouetta de fraîcheur ses flancs nus. Il releva la tête et se mit à hennir. « Je suis maintenant un véritable homme-cheval », s'écria-t-il ; et bondissant de roc en roc, il galopa à travers monts et vallées, lits de torrents et crevasses d'avalanches, jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux plaines immenses, et qu'il eût laissé pour toujours derrière lui les montagnes Athraminauriennes.

Le but de sa course était Zretazoola, la ville de Sombelenë. Comment la légende de l'inhumaine beauté de Sombelenë et de son merveilleux mystère avait-elle jamais pu parvenir, par-dessus la plaine du monde, jusqu'au berceau de la race des Centaures ? Je ne sais. Mais il y a dans le sang de l'homme un flux et un reflux, pareil à un antique courant marin, lié de quelque façon au crépuscule, qui lui apporte des rumeurs lointaines et les renommées de beauté, de la même manière qu'on trouve en mer des bois flottants venant d'îles non découvertes encore. Et ce flux de printemps, ou ce courant qui passe à travers les veines de l'homme, il vient de l'époque mythique, du commencement des généalogies, de l'antiquité la plus éloignée, de la légende ; il le pousse vers les bois et les collines et lui fait entendre de nouveau les vieux poèmes. C'était donc possible que le sang fabuleux de Shepperalk eût été mis en mouvement jusque dans ces lointaines montagnes qui bordent le monde, par des rumeurs que savait seul le crépuscule, et qu'il n'avait confié en secret qu'aux chauves-souris ; car Shepperalk appartenait à la légende plus encore que l'homme lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il se dirigea sans hésiter vers Zretazoola, la ville où Sombelenë demeurerait en son propre temple, bien que la plaine du monde tout entière, ses fleuves et ses montagnes, s'étendissent entre le pays de Shepperalk et la cité qu'il voulait atteindre.

Quand, pour la première fois, le Centaure toucha du pied ce tendre terrain alluvial, il souffla joyeusement dans le cor d'argent; il se mit à caracoler, et bondit par-dessus des centaines de lieues. Et tout ceci lui parut une neuve et ravissante merveille, semblable à la rencontre soudaine d'une jeune fille portant une lampe. Il entendit le rire du vent qui le frôlait. Il pencha la tête pour sentir l'odeur des fleurs, il la releva pour être plus près des invisibles étoiles; il prit ses ébats à travers des royaumes, il franchit des villes d'un seul bond. Comment vous faire comprendre, à vous qui demeurez dans les villes, comment vous faire comprendre ce qu'il éprouvait pendant ce temps? Il se sentait aussi fort que les tours de Bel-Narana, aussi léger que les palais de fils brillants que construit l'araignée-fée, entre ciel et terre, sur les côtes de Zith, aussi agile que l'oiseau qui s'envole des sommets du matin pour venir chanter sur le haut d'un clocher avant que paraisse la lumière du jour. Il était le camarade du vent; il était joyeux comme une chanson. Les foudres de ses ancêtres mythologiques, les dieux primitifs, commencèrent à se mêler à son sang, et ses sabots firent éclater le tonnerre. Il se rapprocha des villes, et les hommes furent terrifiés, car ils se souvenaient des anciennes guerres mythiques, ils craignaient de nouveaux combats et tremblaient pour la race humaine. Ce n'est pas Clio qui a gardé la mémoire de ces guerres et l'histoire ne les connaît pas; mais qu'est-ce que cela prouve? Nous n'avons pas tous été à l'école des historiens; mais tous nous avons appris les fables et les légendes sur les genoux de nos mères. Et il n'y eut personne qui ne se mit à redouter d'étranges guerres, lorsqu'on vit Shepperalk poursuivre sa course bondissante le long des voies publiques. Il passa ainsi de ville en ville.

Il se couchait la nuit, jamais fatigué, parmi les roseaux d'un étang, ou bien au milieu d'un bois; il se levait triomphant avant l'aurore, désaltérait son énorme soif à quelque fleuve dans les ténèbres, et après être sorti de l'eau en éclaboussant le rivage, il trotta vers les lieux élevés, au-devant du soleil, pour envoyer aux échos d'orient le salut exultant de son joyeux cor. Et voici que le soleil se levait du milieu de ces échos, et les plaines nouvellement éclairées s'allongeaient, lieues après lieues, comme de l'eau versée d'une hauteur, et ce vieux compagnon, le vent, riant aux éclats, et les hommes, et les terreurs des hommes, et leurs villes si petites; et après ceci, de grands fleuves, de vastes collines nouvelles, de nouvelles terres au-delà, encore d'autres villes, et toujours ce vieux camarade, le vent glorieux! Royaumes après royaumes fuyaient sous lui; son souffle était toujours égal. « C'est une chose en or de galoper sur du bon gazon, en pleine jeunesse! » disait le jeune homme-cheval. « Ah! Ah! » répétait le vent de la colline. Et les vents de la plaine faisaient écho.

Les cloches sonnaient à toute volée dans des tours affolées, des sages compulsaient les vieux parchemins, des astrologues consultaient les étoiles, des vieillards prononçaient de subtiles prophéties: « Comme il va vite! » disaient les jeunes hommes. « Comme il a l'air heureux! » s'écriaient les enfants.

Nuits après nuits lui apportèrent le sommeil; jours après jours éclairèrent sa course, jusqu'à ce qu'il arrivât au pays des Athaloniens qui vivent à la limite de la plaine du monde, et de là passa dans les contrées de légende pareilles à celles où il était né de l'autre côté de la terre, contrées qui bordent le monde et se confondent avec le crépuscule. Une puissante inquiétude envahit son cœur infatigable, car il se savait, maintenant, tout proche de Sombelenë.

Le jour touchait à sa fin quand il atteignit le but de son voyage. Les nuages colorés par le couchant se déroulaient très bas devant lui dans la plaine; il continua sa course au milieu de leur brouillard d'or, et quand ce brouillard lui eut dérobé la vue de toutes choses, des rêves s'éveillèrent dans son cœur, et, romanesquement, il songea de nouveau à tous les bruits qui étaient arrivés jusqu'à ses oreilles à la faveur de cette entente secrète qui unit les êtres fabuleux. Sombelenë, avait confié le Soir à la Chauve-Souris, demeurait dans un petit temple, sur les bords solitaires d'un lac. Un bois de

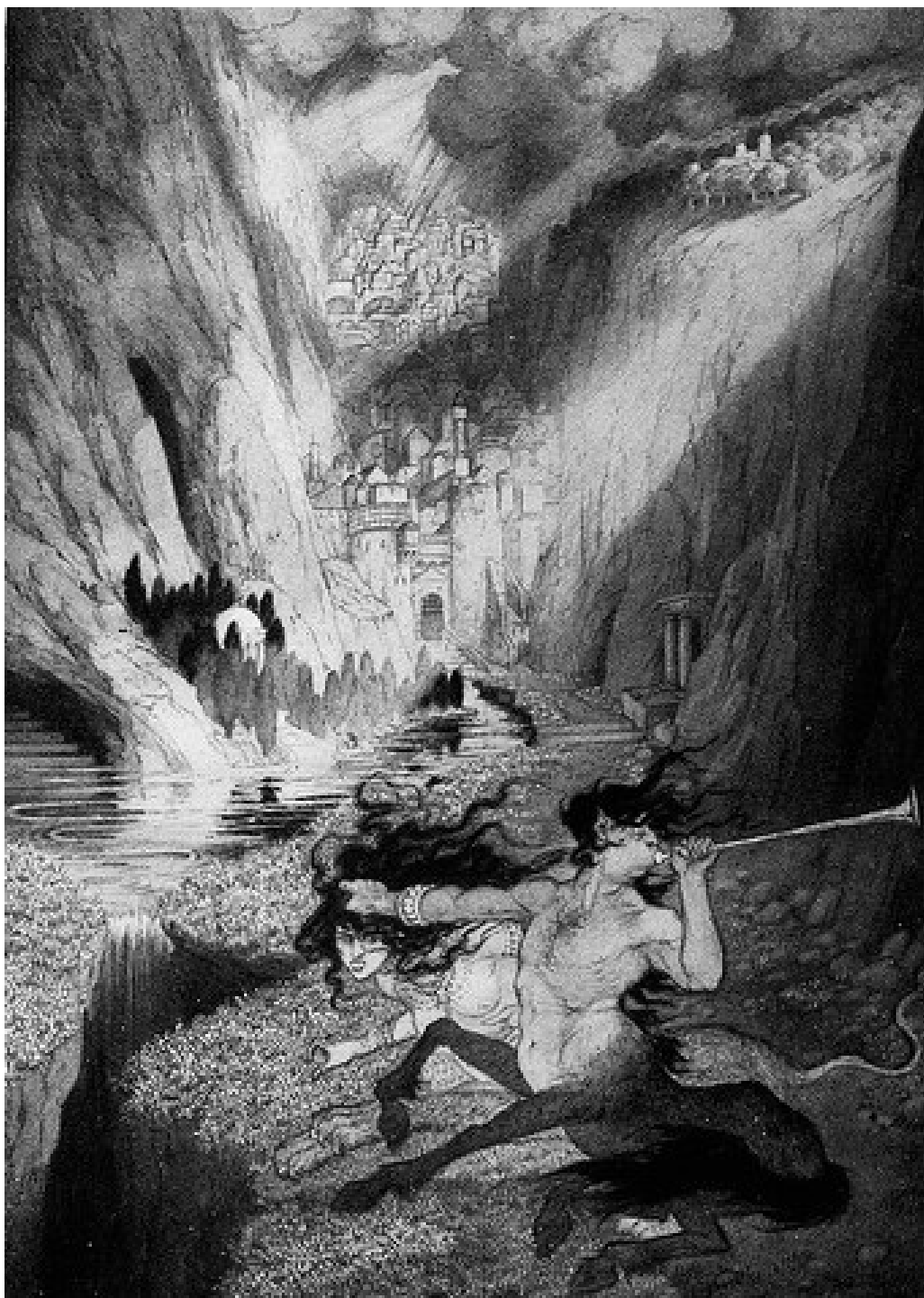
cypres l'abritait de la ville de Zretazoola aux rues en pente. En face du temple s'élevait son tombeau, le triste caveau funéraire du lac, dont la porte restait ouverte, de peur que sa beauté merveilleuse et ses siècles de jeunesse ne finissent par laisser croire aux hommes que la charmante Sombelenë était immortelle ; car il n'y avait de divin en elle que sa beauté et la race dont elle était issue.

Son père avait été demi-centaure et demi-dieu ; sa mère naquit de l'union d'un lion du désert avec cette Sphyngé qui veille sur les pyramides : elle-même était plutôt un être mythologique qu'une femme. Sa beauté était un rêve, un chant ; l'unique rêve de toute une vie, rêvé sur des lits de rosée magiques, le seul chant apporté à quelque cité par un oiseau immortel, lancé hors de sa terre natale par une tempête du Paradis. Aube après aube brillant sur des montagnes irréelles, ni crépuscule après crépuscule n'auraient jamais pu égaler sa beauté ; les lucioles n'en savaient pas, à elles toutes, le secret, ni les étoiles de la nuit ; les poètes ne l'avaient jamais chantée ; le soir n'en avait jamais deviné le sens, le matin la jalousait, elle était cachée aux amoureux.

Sombelenë n'était ni épouse ni fiancée. Les lions ne s'approchaient pas d'elle, car ils craignaient sa force, et les dieux n'osaient pas l'aimer, parce qu'ils savaient qu'elle devait mourir.

Tout ceci avait été chuchoté à la Chauve-Souris par le crépuscule, et devenait le rêve du cœur de Shepperalk tandis qu'il continuait sa course, aveuglé par le brouillard. Soudain, tout près de ses sabots, s'ouvrit dans l'obscurité de la plaine la fente lumineuse qui donne accès aux terres de légende, et il vit, au fond de la crevasse, Zretazoola, étendue au soleil du soir. Avec adresse et agilité, il sauta par-dessus les bords du précipice et, entrant dans Zretazoola par la porte extérieure qui s'ouvre du côté des étoiles, il se mit à galoper à travers les rues étroites. Plusieurs de ceux qui coururent aux balcons en entendant le bruit de ses sabots, plusieurs de ceux qui mirent leur tête aux fenêtres éclairées ont leur nom écrit dans les anciennes ballades. Shepperalk ne s'arrêta pas pour rendre les saluts, ni pour répondre aux défis jetés du haut des tours guerrières ; il passa comme la foudre de ses ancêtres à travers la porte qui s'ouvre du côté de la terre ; et semblable au Léviathan bondissant sur un aigle, il surgit tout à coup du milieu de l'eau, entre le temple et la tombe. Les yeux mi-clos, il monta en courant l'escalier du temple, et sans se laisser éblouir par sa beauté qu'il ne voyait que très obscurément à travers ses cils, il saisit Sombelenë par les cheveux ; il l'emporta, bondissant avec elle au-dessus de l'abîme sans fond, où les eaux du lac se précipitent pour toujours dans un trou creusé au centre du monde ; il l'emporta nous ne savons pas où, pour se faire son esclave le long de tous ces siècles qui sont accordés à sa race.

Il souffla trois fois avant de partir, dans ce cor d'argent qui est l'antique trésor du vieux monde des Centaures. Ce fut le carillon de ses noces.



Zretazoola.

LA LAMENTABLE HISTOIRE DE THANGOBRIND LE JOAILLIER ET DE SA FIN MALHEUREUSE

Lorsque Thangobrind, le joaillier, entendit la sinistre toux, il se retourna immédiatement dans l'étroit sentier.

Thangobrind était un voleur de grande réputation, patronné par l'élite de la société, car il n'avait jamais dérobé rien de moindre importance que l'œuf du Moo moo, et que toute sa vie, il vola seulement quatre sortes de pierres précieuses : le diamant, le rubis, l'émeraude et le saphir ; il était d'ailleurs, pour un joaillier, d'une honnêteté très grande.

Un marchand-prince avait offert à Thangobrind l'âme de sa fille en échange du diamant qui est plus gros qu'une tête d'homme, et qui se trouve sur les genoux de l'idole-araignée Hlo-hlo, dans son temple de Moug-ga-ling ; car il avait entendu parler de Thangobrind comme d'un voleur en qui on pouvait avoir toute confiance.

Thangobrind, après s'être frotté d'huile tout le corps, se glissa hors de sa boutique, passa secrètement par des chemins détournés, et arriva jusqu'à Snarp avant que personne pût savoir qu'il avait entrepris une nouvelle affaire, ni remarquer que son épée n'était plus à la place habituelle, sous le comptoir. Une fois là, il commença à ne plus marcher que la nuit ; pendant le jour, il se cachait et s'occupait à aiguiser le tranchant de son épée, qu'il appelait la Souris parce qu'elle était agile et rapide. Ce joaillier employait, pour voyager, de subtiles méthodes : nul ne le vit traverser la plaine de Zid ; nul ne le vit arriver à Mursk, ni à Tlun. Et comme il recherchait l'obscurité ! Une fois, la lune, en se montrant tout à coup au milieu d'un orage, aurait certainement trahi un joaillier ordinaire, mais non pas Thangobrind : les veilleurs de nuit aperçurent seulement une forme accroupie qui grognait et poussait des éclats de rire. « Ce n'est qu'une hyène » dirent-ils. Une autre fois, dans la cité d'Ag, un des gardiens de la ville parvint à le saisir, mais Thangobrind, frotté d'huile, lui glissa des mains. Vous auriez à peine pu entendre le bruit des pas de ses pieds nus. Il savait que le marchand prince attendait son retour sans pouvoir fermer de toute la nuit, ses petits yeux allumés de convoitise ; il savait que la fille du marchand-prince était enchaînée et, nuit et jour, poussait des gémissements. Ah ! oui ! Thangobrind savait bien tout cela ! Et s'il n'avait pas été engagé dans un voyage d'affaires, il se serait presque permis de rire une ou deux fois. Mais les affaires sont les affaires, et le diamant se trouvait encore sur les genoux de Hlo-hlo. Il y était depuis deux millions d'années que Hlo-hlo avait créé le monde, où il mit toutes choses, excepté cette pierre précieuse surnommée le Diamant du Mort.

Ce joyau avait été d'ailleurs volé plus d'une fois ; mais il avait l'habitude de revenir toujours sur les genoux de Hlo-hlo. Thangobrind le savait très bien ; mais ce n'était pas un bijoutier ordinaire, et il espérait être plus rusé que Hlo-hlo : il ne voyait pas où le mèneraient tout droit l'ambition et la convoitise, qui sont vanité.

Combien lestement il fila son chemin à travers les puits des mines de Snood ! Tantôt il scrutait le terrain comme un botaniste ; tantôt, comme un danseur, il sautait par-dessus les bords croulants d'un précipice. Il faisait tout à fait nuit quand il passa devant les tours de Tor, dont les archers lançaient

aux étrangers des flèches d'ivoire, de peur que l'un d'eux ne réussît à réformer leurs lois qui sont mauvaises, mais qui ne doivent pas être changées par de simples étrangers. La nuit, ils tiraient au jugé d'après le bruit des pas : « Ô Thangobrind ! Thangobrind ! y eût-il jamais un joaillier semblable à vous ? » Il laissa traîner derrière lui deux pierres attachées à deux longues cordes, et ce fut dans cette direction que tirèrent les archers. En vérité, le piège qu'on lui tendit à Woth était plein de tentation : ces émeraudes mal assujetties dans la porte de la cité... mais Thangobrind découvrit la corde d'or à laquelle étaient suspendues les émeraudes, et le poids qui l'écraserait aussitôt s'il essayait d'en toucher une seule ; de sorte que, en pleurant de rage, il dut les abandonner. Il arriva enfin à Theth dont tous les habitants adorent Hlo-hlo, sans refuser cependant de croire à d'autres dieux, comme l'attestent les missionnaires ; mais ils y croient seulement comme à des proies poursuivies par la colère de Hlo-hlo qui, disent-ils, portent leurs auréoles suspendues aux crochets de sa ceinture de chasse. De Theth, il vint jusqu'à la cité de Moung, et au temple de Moung-ga-ling. Il y entra et put voir, assise, l'idole araignée Hlo-hlo, portant sur ses genoux le Diamant du Mort, lequel paraissait à tous semblable à la pleine lune, mais la pleine lune vue par les yeux d'un fou qui aurait dormi trop longtemps sous ses rayons. Car il y avait dans le Diamant du Mort un certain aspect sinistre, et comme une prévision de choses à venir telles qu'il vaut mieux ne pas en parler ici. La face de l'idole-araignée était éclairée par cette gemme fatale : il n'y avait pas d'autre lumière.

En dépit de ses membres horribles et de son corps démoniaque, son visage était serein et paraissait inconscient.

Un certain effroi traversa l'esprit de Thangobrind ; une crainte passagère, rien de plus : les affaires sont les affaires ; il espéra que tout s'arrangerait pour le mieux. Thangobrind fit une offrande de miel à Hlo-hlo, et se prosterna devant lui. Oh ! qu'il était donc rusé ! Quand les prêtres sortirent de leur cachette pour venir manger le miel, ils furent renversés par un sommeil de plomb sur le sol du temple, car il y avait un narcotique dans le miel offert à Hlo-hlo ! Et Thangobrind le joaillier déroba le Diamant du Mort, le chargea sur ses épaules, et réussit à s'éloigner du temple. Hlo-hlo, l'idole-araignée, ne dit rien, mais se mit à rire tandis qu'il refermait la porte. Quand le narcotique offert à Hlo-hlo en même temps que le miel cessa d'opérer, les prêtres se précipitèrent dans une petite chambre secrète, qui s'ouvrait sur les étoiles, et tirèrent l'horoscope du voleur. Ils y virent quelque chose qui parut les satisfaire.

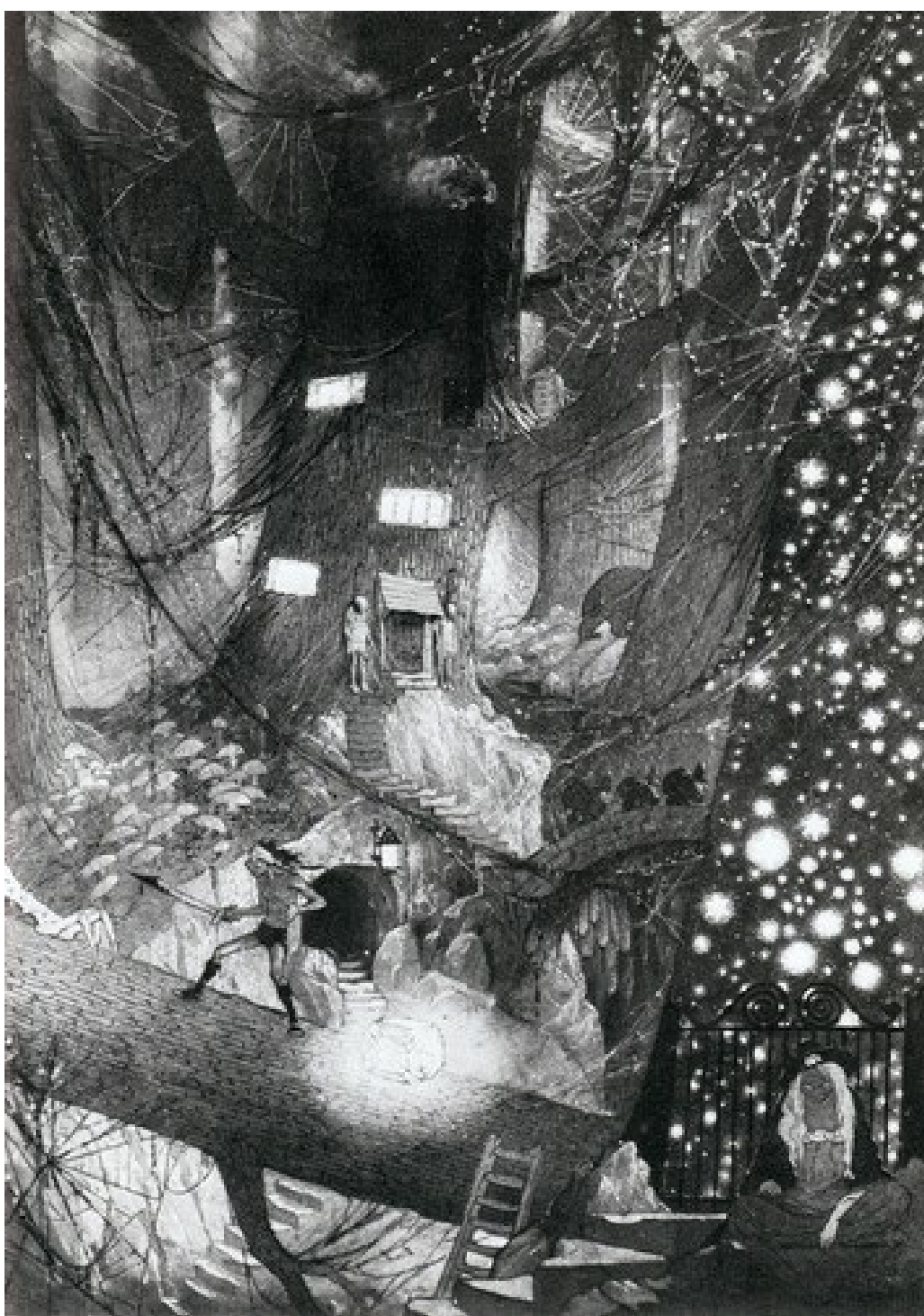
Thangobrind n'avait pas l'habitude de revenir par le même chemin qu'il prenait en partant ; non, il passa par une autre route, bien qu'elle conduisît à l'étroit sentier, à la forêt des araignées, et à la maison de la nuit.

La cité de Moung se dressait derrière lui, balcons sur balcons, cachant la moitié des étoiles, tandis qu'il avançait avec peine, chargé de son fardeau. Il n'était pas trop rassuré : bien que, quand un bruit léger comme de quelqu'un marchant à pas de loup se fit entendre derrière lui, il refusât de s'avouer à lui-même que ce pouvait être cela même qu'il redoutait ; cependant, l'instinct du métier lui disait que c'est toujours inquiétant quand un bruit, quel qu'il soit, suit un diamant en marche la nuit ; surtout si ce diamant est un des plus gros qu'on ait jamais vus. Quand il arriva au bout de l'étroit sentier qui mène à la forêt des araignées, le diamant lui paraissait lourd et glacé ; et le bruit des pas semblait se rapprocher terriblement. Le joaillier s'arrêta, et il eut presque un moment d'hésitation. Il regarda derrière lui : on ne pouvait rien voir. Il écouta attentivement : aucun bruit ne se fit plus entendre. Alors, il pensa aux cris de la fille du marchand-prince dont l'âme était le prix du diamant ; il sourit, et continua sa route avec fermeté. Tout près, au-dessus de l'étroit sentier, le regardait d'un air indifférent cette femme équivoque et farouche qui a pour demeure la Nuit. Thangobrind se retourna et, n'entendant plus le bruit des pas suspects, se rassura peu à peu. Il était arrivé presque à l'extrémité

de l'étroit sentier, lorsque la femme, nonchalamment, fit entendre cette sinistre toux.

Une toux trop significative pour qu'on pût ne pas s'en occuper. Thangobrind se retourna et vit tout de suite ce qu'il craignait depuis longtemps : l'idole-araignée n'était pas restée dans son temple. Le joaillier déposa avec précaution le diamant par terre, et dégaina son épée qu'il appelait la Souris. Et alors, commença sur l'étroit sentier cette fameuse lutte à laquelle la vieille femme maussade, dont la maison était la Nuit, ne sembla prendre aucun intérêt. Quant à l'idole-araignée, on voyait bien que tout ceci ne lui paraissait qu'une horrible plaisanterie. Mais pour le joaillier, c'était tragiquement sérieux. Il luttait de toutes ses forces : haletant, il reculait le long de l'étroit sentier ; mais il couvrait Hlo-hlo de blessures, en lui portant des coups terribles sur toute la surface de son grand corps mou, jusqu'à ce que la Souris fût ruisselante de sang. À la fin, le rire persistant de Hlo-hlo ébranla les nerfs du joaillier, et après avoir blessé une dernière fois son démoniaque ennemi, il se laissa tomber d'épuisement et de terreur à la porte de la maison appelée Nuit, et aux pieds de la vieille femme grognon, qui, après avoir fait entendre de nouveau cette sinistre toux, n'intervint pas davantage dans le cours des événements. Et ceux dont c'était le métier de le faire transportèrent Thangobrind le joaillier à la maison où deux hommes étaient déjà pendus. Ils décrochèrent celui de gauche, et mirent à sa place l'aventureux joaillier. Ce fut donc là que l'atteignit le châtiment qu'il redoutait, et tous les hommes le savent quoique cette histoire se soit passée il y a longtemps ; et ceci calma quelque peu la colère des dieux jaloux.

La fille du marchand-prince fut si peu reconnaissante de cette miraculeuse délivrance, qu'elle se lança dans la respectabilité d'une façon militante, devint agressivement ennuyeuse, surnomma sa maison la Riviera anglaise, tricota des platitudes sur son cosy, et enfin ne mourut jamais, mais se transporta à sa résidence.



The Ominous Cough.

LA MAISON DE LA SPHYNGE

Il était tout à fait nuit quand j'entrai dans la maison de la Sphynge. On m'y souhaita la bienvenue avec empressement. Et moi, en dépit du crime, je fus heureux de trouver un abri quelconque pour pouvoir sortir de cette abominable forêt. Je vis d'ailleurs tout de suite qu'il y avait eu un crime, bien que ce manteau fît tout ce que peut faire un manteau pour le dissimuler.

La Sphynge me parut sombre et silencieuse : comme je n'étais pas venu pour découvrir les secrets de l'éternité, ni pour espionner la vie privée de la Sphynge, je n'avais pas beaucoup à dire, et encore moins de questions à poser ; mais aux quelques paroles que je lui adressai, elle opposa son indifférence et sa mauvaise humeur. C'était évident : ou bien elle me soupçonnait de chercher à découvrir les secrets d'un de ses dieux, ou d'être effrontément curieux de ses relations avec le Temps ; ou bien elle s'absorbait dans de ténébreuses méditations au sujet du crime.

Je vis bientôt qu'un autre hôte était encore attendu ; je le compris à la manière dont ils jetaient tous des regards furtifs d'abord sur la porte, puis sur le crime, et sur la porte de nouveau. On sentait d'ailleurs que leur accueil prendrait sûrement la forme d'une porte verrouillée. Mais quels verrous ! et quelle porte ! La rouille et la moisissure avaient été trop longtemps à l'œuvre : ce n'était plus une barrière suffisante pour arrêter même un loup déterminé ; et il semblait bien que l'objet de leurs inquiétudes fût quelque chose de pire qu'un loup.

Un peu plus tard, je compris, d'après leur conversation, qu'un être mystérieux et terrible avait dû se mettre à la poursuite de la Sphynge, et qu'un fait récent venait de rendre son arrivée certaine. Ils avaient, paraît-il, frappé la Sphynge pour la faire sortir de son indifférence, afin qu'elle invoquât ses dieux dont elle avait encombré la maison du Temps ; mais son silence était invincible et son apathie orientale depuis l'accomplissement du crime. Et quand ils virent qu'ils ne pourraient pas l'obliger à prier, ils n'eurent plus rien à faire, sinon essayer sur la serrure rouillée quelques réparations insignifiantes, et d'ailleurs inutiles, et contempler le crime, réfléchir, et même feindre d'espérer et de se persuader eux-mêmes que le crime n'attirerait peut-être pas nécessairement de la forêt cet être fatal dont personne ne prononçait le nom.

On pourrait dire que j'avais choisi pour m'y arrêter une maison bien lugubre ; mais cette idée ne viendrait à personne si j'avais fait la description de la forêt d'où je sortais ; car j'avais besoin de n'importe quel abri pour pouvoir reposer mon esprit du souvenir même de cette forêt.

Je me demandais avec curiosité ce qui allait venir de la forêt en conséquence du crime ; et comme j'avais vu cette forêt, tandis que vous ne l'avez pas vue, cher lecteur, j'avais sur vous, l'avantage de savoir que, de ce côté-là, on pouvait s'attendre à tout ! Inutile d'interroger la Sphynge : elle révèle rarement quelque chose, de même que son amant le Temps (les dieux leur ressemblent) et je la voyais de si mauvaise humeur que j'étais certain d'une rebuffade. De sorte que je me mis tranquillement à huiler les gonds de la porte. Et, par ce simple geste, je gagnai leur confiance. Non pas que mon travail fût d'aucune utilité pratique : pour cela, il aurait dû être fait depuis beaucoup plus longtemps. Mais ceci leur prouvait que je tournais pour le moment toute mon attention vers ce qu'ils considéraient comme une question vitale. Ils se rassemblèrent autour de moi. Ils me demandèrent comment je trouvais cette porte ; si j'avais vu mieux, et si j'avais vu pire. Et je leur parlai de toutes celles que je connaissais : je leur dis que les portes du Baptistère de Florence étaient bien

meilleures ; que les portes fabriquées par une certaine firme de Londres étaient beaucoup moins bonnes. Et je leur demandai qui pouvait bien poursuivre la Sphynge à cause du crime. D'abord ils refusèrent de répondre : je cessai aussitôt de m'occuper de la porte ; et alors ils dirent que c'était le grand Inquisiteur de la forêt, celui qui est chargé des poursuites et des châtiments dans toutes les affaires sylvestres. D'après leurs explications, j'imaginai cette personnalité comme quelque chose de tout blanc, une sorte de folie qui s'étendrait sur eux comme un immense vide ; une sorte de brouillard dans lequel la raison ne pouvait plus vivre. La seule appréhension de cette chose les faisait se cramponner maladroitement à la serrure de la porte ; pour la Sphynge, ce n'était plus seulement une appréhension, mais une certitude. L'espoir qu'ils cherchaient à se donner pouvait être une excellente chose, mais je ne le partageais pas. Évidemment, ce qu'ils redoutaient était le corollaire du crime : on le comprenait à la résignation inscrite sur le visage de la Sphynge encore plus qu'à leur anxiété au sujet de la porte.

Le vent sifflait ; les grands cierges vacillèrent. L'évidente terreur de tous et le silence de la Sphynge devinrent plus que jamais partie intégrante de l'atmosphère ; et les chauves-souris volaient sans arrêt dans le vent sinistre qui faisait trembler la flamme des cierges.

Alors, on entendit des cris, d'abord très loin, puis plus près et quelque chose se rapprocha de nous en riant d'un rire hideux. Je m'élançai vivement sur la porte ; mais mon doigt s'enfonça dans le bois pourri : nous n'avions pas une seule chance de pouvoir la tenir fermée. Je n'eus pas le loisir d'observer leur effroi : je pensai tout à coup à la porte de derrière ; car n'importe quoi, même la forêt, devait être préférable à ceci. Seule, la Sphynge demeurait d'un calme absolu : sa conviction était faite, elle était sûre de son destin, de sorte qu'aucun fait nouveau ne pouvait la troubler.

Mais moi, par des escaliers pourris aussi vieux que la race humaine, le long des bords glissants de terribles abîmes, avec un trouble sinistre au cœur et une sensation d'horreur à la plante des pieds, je grimpai de tour en tour, jusqu'à ce que j'eusse découvert la porte : elle s'ouvrait sur l'une des plus hautes branches d'un immense pin sombre, le long duquel je me laissai glisser jusqu'au sol de la forêt. Et je fus heureux de me retrouver de nouveau dans cette forêt d'où j'avais fui.

Quant à la Sphynge dans sa maison menacée, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Je ne sais pas si elle médite encore sur le crime, désespérée à jamais, et se souvenant seulement, dans son intelligence amoindrie dont se moquent les enfants, qu'autrefois elle savait toutes ces choses devant lesquelles l'homme est muet de terreur ; ou si elle s'est enfuie et, grimpant à travers l'horreur des abîmes, elle est arrivée à la fin dans les hauteurs pour être de nouveau éternelle et sage. Car qui connaît assez la folie pour savoir avec certitude si elle est infernale, ou si elle est divine ?



The House Of The Sphinx.

CE QUI ARRIVA PROBABLEMENT AUX TROIS ÉCRIVAINS

Quand les nomades se furent installés à El-Lola, il ne leur restait plus aucun poème, et la question de s'emparer du coffret d'or se dressa alors devant eux, dans toute son importance. D'une part, d'innombrables aventuriers s'étaient déjà mis à la recherche du coffre d'or, lequel renferme (ainsi que le savent les Éthiopiens) des poèmes d'une valeur fabuleuse, et leur châtiment est encore conté dans l'Arabie tout entière ; d'autre part, il est bien triste de s'asseoir, la nuit, autour des feux de campement, sans avoir aucun poème nouveau à chanter.

Tout ceci fut discuté, un soir, parmi les gens de la tribu de Heth, au milieu de la plaine qui s'étend au pied du mont Mluna. Cette tribu n'avait d'autre patrie que la route tracée à travers la terre par d'immémoriales peuplades vagabondes ; et les anciens de la tribu étaient inquiets et troublés parce qu'ils ne possédaient plus de nouveaux chants ; tandis que, insensible à toute angoisse humaine, le pic de Mluna, calme dans le crépuscule, marquait la frontière de la Terre Incertaine.

Et ce fut là, dans la plaine, sur le versant inexploré du Mluna, juste au moment où l'étoile du soir apparaissait à l'horizon, furtive comme une souris, tandis que les flammes des foyers dressaient leurs panaches solitaires que n'égayait aucune chanson, ce fut alors que les nomades organisèrent à la hâte cette audacieuse entreprise, célèbre dans le monde entier sous le nom de la *Quête du Coffre d'or*.

Les anciens de la tribu ne pouvaient prendre une plus sage décision que celle de désigner Slith pour s'emparer du coffre : Slith, ce même voleur qui (au moment où j'écris ces lignes, combien d'institutrices l'enseignent à leurs élèves !) avait dérobé une marche au roi de Westalia. Cependant, comme le coffre devait probablement être très lourd, on fut obligé de lui adjoindre deux hommes, et ceux-là, Slorg et Sippy, n'étaient pas de plus adroits voleurs qu'on n'en peut facilement rencontrer aujourd'hui parmi les marchands d'antiquités.

Le jour suivant, tous trois escaladèrent les hauteurs du Mluna ; ils dormirent comme ils purent dans la neige plutôt que de se risquer, la nuit, dans les forêts de la Terre Incertaine. Le matin apparut, radieux ; les oiseaux débordaient de chansons ; mais la forêt en bas, et le désert au-delà de la forêt et les sinistres rochers stériles, tout cela prenait l'aspect d'une silencieuse menace.

Quoique Slith eût toute l'expérience de trente années de vols, il parlait peu ; seulement, si l'un des deux autres faisait rouler une pierre, ou plus tard, dans la forêt craquer une branche sèche, il leur chuchotait avec vivacité toujours ces mêmes mots : « Ça n'est pas du métier. » Il savait d'ailleurs très bien qu'on ne pouvait réussir, pendant un si court voyage, à en faire de meilleurs voleurs ; aussi, quelle que fût son inquiétude, il finit par ne plus rien dire.

Des sommets du Mluna, ils descendirent dans les nuages, et des nuages dans la forêt, bien qu'ils sussent parfaitement que pour les bêtes de cette forêt toute chair était comestible : que ce fût celle du poisson ou celle de l'homme. Arrivés là, les voleurs tirèrent pieusement de leurs poches chacun son dieu particulier, afin d'en implorer la protection au fond de cette effrayante forêt. Ils espéraient avoir ainsi une triple chance d'évasion ; car, de même que, si l'un d'eux venait à être dévoré, les autres le seraient sûrement aussi, ils pensaient que l'hypothèse contraire pouvait être juste, et que si l'un des trois était sauvé, les autres s'en tireraient de même. Qu'un seul de ces dieux ait été attentif et propice,

ou tous les trois, ou bien que le hasard les ait fait sortir de la forêt sans être mangés par les bêtes, nul ne le sait, mais ce qui est certain, c'est que ni les envoyés de ceux de leurs dieux qu'ils redoutaient le plus, ni la colère du dieu spécial à ce sinistre lieu ne déterminèrent pour le moment la misérable fin des trois aventuriers. Ils arrivèrent donc à Rumbly Heath, au cœur de la terre incertaine, dont les collines labourées de tempêtes servaient d'abri au tremblement de terre qui dormait là depuis quelque temps. Un être tellement énorme que cela paraissait une injustice, vis-à-vis de l'homme, qu'il lui fût de plus permis de se mouvoir avec si peu de bruit, passa, en les frôlant, à côté d'eux ; et ils lui échappèrent de si près que l'écho du même mot résonna à travers leurs trois imaginations : « Si pourtant... Si... Si... ! » Ce danger évité, ils se remirent en marche avec précaution, et ils aperçurent tout à coup l'innocent petit *mipt*, moitié fée, moitié gnome, qui pousse au bord du monde ses petits cris joyeux. Ils se glissèrent silencieusement derrière lui, car tout le monde connaît la curiosité du *mipt* ; on sait que tout inoffensif qu'il soit, il peut devenir dangereux quand il s'agit de garder un secret. Peut-être, aussi, ils avaient seulement horreur de penser que le *mipt* a l'habitude de déterrer les ossements des morts, sans vouloir pourtant avouer cette répugnance, car de pareils aventuriers trouvaient honteux de paraître trop s'inquiéter de quelle façon et par qui leurs os seraient rongés. Pour l'une ou l'autre raison, ils s'éloignèrent prudemment du *mipt*, et ils continuèrent leur chemin jusqu'à l'arbre magique qui était le terme de leur voyage. Ils virent alors de tout près la fente du globe terrestre, et le pont qui conduit du Mauvais au Pire ; au-dessous d'eux s'ouvrait dans les rochers la maison de celui qui possédait le coffret.

Leur plan était fort simple : ils devaient se glisser à travers le couloir de la falaise supérieure, descendre (pieds nus, naturellement) jusqu'au-dessous de cet avertissement aux voyageurs que les interprètes traduisent ainsi : « Mieux vaut ne pas aller plus loin » ; et après s'être bien gardés de toucher aux fruits qui sont placés exprès à droite de la descente, arriver tout près du gardien qui dort sur son piédestal depuis un millier d'années ; et doit continuer à dormir encore longtemps ; et enfin, entrer dans la maison par la fenêtre ouverte. L'un d'eux attendrait dehors, à côté de la fente du globe, jusqu'à ce que les autres fussent sortis en emportant le coffre, et, s'il les entendait crier au secours, il devait menacer immédiatement de desserrer le crampon de fer qui tient la fente fermée. Quand ils se seraient rendus maîtres du coffre, ils voyageraient toute la nuit et tout le jour suivant, jusqu'à ce qu'ils eussent mis entre eux et son propriétaire tous les nuages qui enveloppent les pentes du Mluna.

La porte de la falaise était ouverte. Ils descendirent en retenant leur souffle le long de l'escalier glacé. Slith ouvrait la marche. Ils jetèrent à peine sur les beaux fruits un regard de convoitise. Le gardien, sur son piédestal, dormait toujours. Slorg se servit d'une échelle que Slith savait d'avance où trouver, pour grimper jusqu'au crampon de fer qui est en travers de la fente du globe, et attendit, le ciseau en main, écoutant de toutes ses oreilles afin de saisir le moindre bruit suspect, tandis que ses compagnons se glissaient dans la maison ; aucun son ne parvint jusqu'à lui. Et Slith, Slorg et Sippy trouvèrent le coffre d'or : tout se passait donc comme ils l'avaient prévu. Il ne leur restait plus qu'à s'assurer de son authenticité et à l'emporter, en fuyant ce terrible lieu. À l'abri du piédestal, si près du gardien qu'ils pouvaient sentir la chaleur de son corps, ce qui eut l'effet paradoxal de glacer le sang du plus hardi d'entre eux, ils brisèrent le fermoir d'émeraudes, et ouvrirent le coffre d'or. Ils purent lire son contenu à la lueur d'ingénieuses étincelles que Slith savait faire jaillir, et en cachant de leur corps cette mince clarté : quelle fut leur joie, même à ce moment périlleux où ils se trouvaient blottis entre le gardien et le précipice, de voir que le coffre contenait quinze odes sans pareilles écrites dans la forme alcaïque, cinq sonnets, de beaucoup les plus beaux du monde ; neuf ballades à la mode de Provence, qui n'avaient rien d'égal dans les trésors de l'humanité ; un poème dédié à une phalène, et composé de vingt-huit stances parfaites ; un morceau en vers libres de plus d'une centaine

de lignes, d'une hauteur de poésie qu'on ne soupçonnait pas avoir encore été atteinte par l'homme ; et quinze pièces lyriques pour lesquelles aucun marchand n'aurait osé offrir un prix. Ils les auraient relus bien volontiers, car ces poèmes faisaient couler d'heureuses larmes, rappelaient de chers souvenirs d'enfance et avaient le son de douces voix s'élevant de tombes lointaines ; mais Slith leur montra d'un geste impérieux le chemin par où ils étaient venus ; il éteignit la lumière, et Slorg et Sippy, après avoir poussé un soupir, s'emparèrent du coffre, et l'emportèrent.

Le gardien dormait toujours son sommeil millénaire.

En s'éloignant, ils aperçurent près des bords du monde ce fauteuil si commode dans lequel le propriétaire du coffret s'asseyait peu de temps auparavant, pour relire, égoïste et solitaire, les plus beaux vers, les plus beaux chants qu'un poète rêva jamais.

Ils arrivèrent en silence au pied de l'escalier ; et alors, voici ce qui se passa : tandis qu'ils s'éloignaient en toute sécurité, à l'heure la plus secrète de la nuit, une main, dans une des chambres supérieures, alluma une lumière et l'alluma sans aucun bruit.

Un instant on eût pu prendre cette lumière pour une lampe ordinaire, dangereuse pourtant en un moment pareil ; mais quand elle se mit à ressembler à un œil, à devenir de plus en plus rouge, et à les guetter, l'optimisme lui-même se déclara vaincu.

Sippy essaya imprudemment de fuir. Slorg, tout aussi imprudemment, chercha à se cacher. Mais Slith, sachant très bien pourquoi cette lumière avait été allumée dans une secrète chambre d'en haut, et qui l'avait allumée, sauta par-dessus le bord du monde, et il continue encore aujourd'hui à tomber toujours plus loin de nous, à travers les épaisses ténèbres de l'abîme.

L'IMPRUDENTE PRIÈRE DE POMBO L'IDOLÂTRE

Pombo l'idolâtre avait adressé à Ammuz une simple prière, une prière nécessaire, telle que même une idole d'ivoire pouvait facilement l'exaucer... et Ammuz ne l'avait pas exaucée tout de suite. C'est pourquoi, pour confondre Ammuz, Pombo invoqua Tharma qui était une idole amie d'Ammuz, et ce faisant commit une faute impardonnable contre le protocole des dieux. Tharma refusa d'accorder la petite prière. Pombo pria frénétiquement tous les dieux du paganisme, car, quoique ce fût une chose bien simple qu'il demandait, cette chose était pourtant très nécessaire à un homme. Et les dieux qui étaient plus anciens qu'Ammuz rejetèrent la prière de Pombo, et même des dieux plus récents, et par conséquent de plus grande renommée. Il les invoqua un à un : tous refusèrent de l'entendre ; il ne songea pas tout d'abord à ce subtil et divin protocole qu'il avait offensé. En invoquant sa cinquantième idole, un petit dieu de jade célèbre parmi les Chinois, il réalisa pour la première fois cette idée que toutes les idoles étaient liguées contre lui.

Quand Pombo eut découvert ceci, il regretta amèrement d'être né, se répandit en lamentations et déclara qu'il était perdu. On pouvait le voir dans tous les coins de Londres, hanter les magasins d'antiquités et les endroits où se vendaient les idoles d'ivoire et de pierre ; car il habitait Londres ainsi que d'autres gens de sa race, quoiqu'il fût né dans le Burmah, parmi ceux qui considèrent le Gange comme un fleuve sacré. Au milieu du brouillard des pires après-midi de novembre, on pouvait le voir, aux lumières de quelque boutique, sa face hagarde collée contre la vitrine, adresser des supplications à une idole paisiblement assise les jambes croisées, jusqu'à ce qu'un policeman vînt lui enjoindre de circuler. Et, après la fermeture des magasins, il se dirigeait vers la misérable chambre qu'il louait dans ce quartier de notre capitale où l'on entend rarement parler anglais, pour y invoquer ses propres petites idoles. Et quand la simple et nécessaire prière de Pombo eut été rejetée par les idoles des musées, des salles de vente et des magasins, il prit conseil de lui-même, acheta de l'encens, le brûla dans un vase devant ses petites idoles à bon marché, en jouant d'un instrument pareil à celui dont se servent les charmeurs de serpents. Mais les idoles s'en tinrent obstinément à leur protocole.

Pombo connaissait-il ce protocole ? et le jugeait-il peu important en face de la nécessité ? Ou bien, cette nécessité poussée jusqu'au désespoir fut-elle cause du dérangement de son esprit ? Je ne sais pas ; mais Pombo l'idolâtre saisit un bâton, et devint tout à coup iconoclaste.

Pombo l'iconoclaste quitta immédiatement sa maison, laissant à terre ses idoles, destinées à être balayées avec la poussière et à se mélanger ainsi à l'humanité ; il alla trouver un certain idolâtre de grande renommée qui sculptait des idoles dans des matières précieuses, et il lui expliqua sa situation. Le célèbre idolâtre, qui fabriquait lui-même ses propres idoles, réprimanda Pombo au nom de l'Homme pour avoir brisé ses idoles (car, dit-il, n'est-ce pas l'Homme qui les a faites ?). Sur les idoles elles-mêmes, il parla longuement et doctement, expliquant le protocole divin, et comment Pombo y avait manqué, et comment aucune idole ne voudrait exaucer la prière de Pombo. Quand Pombo entendit ceci, il pleura amèrement ; il maudit les dieux d'ivoire et les dieux de jade, et la main qui les avait faits ; mais par-dessus tout il maudit ce protocole qui avait, disait-il, causé la ruine d'un

homme innocent.

Tant et si bien que ce célèbre idolâtre qui fabriquait ses propres idoles, cessa de sculpter une idole de jade destinée à un roi qui était las de Wôsh, eut compassion de Pombo, et lui dit que quoiqu'aucune idole ne voudrait écouter sa prière, cependant, il y avait, un peu au-delà des bords du monde une certaine idole méprisée de tous, qui ne connaissait pas le protocole, et pouvait exaucer des prières qu'aucun dieu qui se respecte ne consentirait jamais à écouter. Quand Pombo entendit ceci, il prit entre ses mains la barbe du célèbre idolâtre et la baisa avec transport ; il essuya ses larmes et reprit toute son insolence. Et celui qui sculptait dans du jade l'usurpateur de Wôsh expliqua comment, dans le village du bout du monde, à l'extrémité de la dernière rue, il y a un trou qu'on pourrait prendre pour un puits, et que si on descend dans ce trou en se tenant au bord à la force des poignets, et en tâtonnant du bout des pieds jusqu'à ce qu'on sente un point d'appui, on trouve la première marche de l'escalier qui passe par-dessus le bord du monde. « Pour ce qu'on en sait, cet escalier peut avoir un but, et même une dernière marche » dit le grand idolâtre, mais, discuter sur les dernières marches est inutile. Alors Pombo se mit à trembler, car il avait peur des ténèbres, mais celui qui fabriquait ses propres idoles lui expliqua que cet escalier est toujours éclairé par le faible crépuscule bleu au milieu duquel tourne le monde. « Ensuite, dit-il, vous passerez à côté de la Maison Solitaire, et sous le pont qui mène à Nulle Part, et dont on ne peut pas comprendre le but ; et par-delà Maharrion le dieu des fleurs, et son grand prêtre qui n'est ni chat, ni oiseau, vous arriverez jusqu'à la petite idole Duth, le dieu méprisé qui exaucera votre prière. » Et il continua à sculpter son idole de jaspe pour le roi qui était las de Wôsh. Et Pombo, après l'avoir remercié partit en chantant, car il pensait, dans son idiome natal que, les dieux, « il les aurait ».

Il y a un long trajet de Londres au village du Bout du Monde, et Pombo n'avait pas d'argent ; cependant, cinq semaines plus tard, il arpentait la dernière rue ; mais, comment il réussit à y arriver, je ne vous le dirai pas, car ce ne fut pas tout à fait par des moyens honnêtes. Et Pombo trouva le puits au fond du jardin de la maison la plus éloignée de la dernière rue ; et un grand nombre de pensées traversèrent son esprit pendant qu'il se tenait suspendu à la force des poignets au bord du trou : la principale de ces pensées fut que les dieux s'étaient moqués de lui par la bouche du grand idolâtre, leur prophète. Il roula cette pensée dans son cerveau jusqu'à ce que la tête lui fit aussi mal que les poignets : ce fut alors qu'il trouva la première marche.

Et Pombo descendit l'escalier. Là, en effet, on était éclairé par la lueur du crépuscule au milieu duquel tourne le monde, et les étoiles brillaient faiblement dans le lointain. Il ne voyait rien devant lui pendant sa descente, sinon cet étrange crépuscule bleu avec sa multitude d'étoiles, de comètes se mettant en route, de comètes revenant à leur point de départ. Puis, il vit les lumières sur le pont de Nulle Part, et il se trouva tout à coup dans le cercle lumineux de la fenêtre du parloir de la Maison Solitaire et il y entendit des voix qui prononçaient des paroles ; ces voix n'avaient rien d'humain, et s'il n'avait été retenu par une inexorable nécessité, il se serait enfui en poussant des cris de terreur. À mi-chemin entre ces voix et Maharrion, qu'il aperçut déjà hors du monde et entouré du halo de l'arc-en-ciel, il vit la singulière bête grise qui n'est ni chat, ni oiseau. Comme Pombo hésitait, glacé de terreur, il entendit les voix s'élever plus haut dans la Maison Solitaire ; alors il fit quelques pas avec précaution, et passa en courant près de la bête. La bête regardait attentivement Maharrion lancer les bulles qui sont chacune une saison de printemps dans des constellations inconnues, et appellent le retour des hirondelles vers des contrées non encore imaginées ; elle le regardait et ne jetait pas un seul coup d'œil sur Pombo ; elle le regardait jeter dans le Linlunlarna, le fleuve qui coule au bord du monde, le pollen d'or qui apaise ses flots et qui est entraîné hors du monde, afin de devenir l'allégresse des étoiles. Et voici que tout à coup, Pombo se trouva devant le petit dieu méprisé qui ne

s'occupe pas du protocole, et qui exauce toutes les prières refusées par les idoles respectables. Je ne sais si sa vue excita l'ardeur de Pombo, ou si la nécessité qui le poussait le fit descendre trop rapidement l'escalier, ou si comme c'est plus probable, ce fut pour fuir la bête qu'il courut trop vite ; je ne le sais pas, et ce n'est d'ailleurs d'aucune importance pour Pombo : de façon ou d'autre, il ne put, comme il le voulait, s'arrêter aux pieds de Duth dans l'attitude de la prière ; mais il le dépassa et glissa le long de l'étroit escalier essayant vainement de se cramponner aux rochers nus et lisses jusqu'à ce qu'il tombât hors du monde.

Comme cela nous arrive pendant le sommeil, quand notre cœur manque un de ses battements... nous tombons en rêve et nous nous éveillons en sursaut ; mais il n'y eut pas de réveil pour Pombo qui continue à tomber vers les étoiles indifférentes, son destin étant semblable à celui de Slith.

LA PRISE DE BOMBASHARNA

La vie était devenue trop difficile pour Shard, le capitaine de pirates, dans toutes les mers qu'il fréquentait. Les ports espagnols lui étaient fermés; on le connaissait à San Domingo; quand il passait dans les rues de Syracuse, les gens se lançaient des clins d'œil significatifs; les deux rois des Siciles ne souriaient pas d'une grande heure après qu'on en avait parlé de lui devant eux; on avait mis sa tête à prix pour de grosses sommes dans toutes les capitales, en affichant des portraits de lui afin qu'il pût être identifié, et tous ces portraits l'enlaidissaient. C'est pourquoi le capitaine Shard décida que l'heure était venue de révéler le secret à son équipage.

Un soir que le navire s'éloignait de Ténériffe, il rassembla ses hommes autour de lui. Il admit d'abord généreusement qu'il y avait dans le passé certaines choses nécessitant des explications: par exemple les couronnes que les princes d'Aragon avaient envoyées à leurs neveux, les rois des Deux-Amériques, n'étaient jamais parvenues jusqu'à leurs Majestés Très Sacrées... on pouvait se demander ce qu'étaient devenus les yeux du capitaine Stobbud... et qui avait brûlé les villes de la côte Patagonienne... et aussi pourquoi un navire semblable au leur devait porter comme cargaison des perles... pourquoi tant de sang sur le pont, et tant de canons... et où avaient bien pu passer la *Nancy*, l'*Alouette* et la *Margaret-Bell*. De pareilles questions pouvaient évidemment être posées par des gens curieux, et si l'avocat de la défense se trouvait être un sot, insuffisamment au courant des coutumes de la mer, on pourrait avoir des ennuis à cause de désagréables formes légales. Et Bloody Bill (c'était le brutal surnom de M. Gagg, un des membres de l'équipage) leva les yeux vers le ciel et dit qu'il y aurait probablement du vent cette nuit; mais toute l'expression de son visage parlait de potence, et quelques-uns des assistants caressèrent leur cou d'un air pensif pendant que Shard développait son plan. Il leur dit que l'heure était venue de quitter la *Desperate-Lark*, car il était trop bien connu par les marines de quatre nations; une cinquième commençait à le connaître et d'autres avaient des soupçons (des cutters en plus grand nombre que ne l'imaginait le capitaine Shard s'étaient déjà mis à la poursuite de son audacieux drapeau noir, sur lequel se détachait, en jaune, une tête de mort). Il connaissait, leur dit-il, sur le mauvais côté de la mer des Sargasses, un certain petit archipel: à peu près trente îles; des îles ordinaires, stériles, mais l'une d'elles flottait. Il l'avait remarquée depuis des années, y avait abordé et, sans en parler à personne, au moyen de l'ancre de son navire, il l'avait amarrée au fond de la mer, qui était justement très profonde à cet endroit; il avait fait de ceci le grand secret de son existence, bien décidé à venir s'établir là après s'être marié, si jamais il trouvait impossible de gagner sa vie en mer, à sa manière habituelle. Quand il avait vu cette île pour la première fois, elle dérivait lentement avec le vent en haut des arbres; mais si le câble n'avait pas été détruit par la rouille, elle devait être encore à l'endroit où il l'avait laissée: il serait facile d'y adapter un gouvernail et de creuser des cabines sous terre; la nuit, on hisserait les voiles aux troncs des arbres et on naviguerait comme on voudrait.

Tous les pirates poussèrent des hourras, car ils désiraient vivement mettre le pied sur une terre où ne les attendrait pas immédiatement la potence et, si courageux qu'ils fussent, c'était énervant de voir une telle quantité de feux se diriger vers eux la nuit. Même en ce moment... Mais cela hésita, s'éloigna et disparut dans le brouillard.

Et le capitaine Shard ajouta qu'ils devaient d'abord se procurer des provisions et que lui, du

moins, voulait se marier avant de prendre sa retraite ; que, par conséquent, ils livreraient une dernière bataille, pilleraient sur la côte la ville de Bombasharna, y prendraient des provisions pour plusieurs années, tandis que lui-même épouserait la Reine du Sud. De nouveau les pirates l'acclamèrent, car, du large, ils avaient souvent contemplé Bombasharna et convoitaient ses richesses.

Ils mirent donc toutes voiles dehors, changèrent plusieurs fois, jusqu'au lever de l'aube, la direction du navire pour éviter les feux suspects et, tout le long du jour suivant, firent route vers le sud. Le soir, ils purent voir les clochers d'argent de l'élégante Bombasharna, cette ville qui était la gloire de tout le littoral ; quoi qu'ils en fussent très loin, ils distinguèrent, au centre de la cité, le palais de la Reine du Sud ; il avait tant de fenêtres, toutes s'ouvrant du côté de la mer, ces fenêtres étaient tellement éclairées, à la fois par le soleil couchant et par les candélabres que les servantes allumaient un à un, qu'il semblait de loin une perle scintillant dans sa brillante coquille encore humide d'eau de mer.

Ce fut ainsi que ce soir-là, en mer, le capitaine Shard et ses pirates contemplèrent Bombasharna : ils se rappelèrent la rumeur universelle d'après laquelle elle était la plus charmante cité de toutes les côtes du monde et son palais plus beau encore qu'elle-même ; quant à la Reine du Sud, la renommée se trouvait à court de comparaison. Puis, la nuit parut et cacha les clochers d'argent ; Shard continua à glisser à travers l'obscurité naissante, jusqu'à ce que, à minuit, le navire pût jeter l'ancre au pied des remparts. Et, à cette heure où meurent la plupart des malades, où les sentinelles sur les créneaux solitaires restent immobiles sous les armes, exactement une demi-heure avant l'aube, Shard, avec deux canots aux rames savamment assourdies et la moitié de son équipe, aborda au pied des bastions. Ils franchirent les portes du palais avant que l'alarme fût donnée, et dès qu'on l'entendit sonner, les canonnières de Shard ouvrirent le feu contre la ville. Et avant que les soldats assoupis qui défendaient Bombasharna eussent compris d'où, de la terre ou de la mer, venait le danger, Shard s'était rendu maître de la Reine du Sud. Ils auraient pillé tout le long du jour la cité d'argent ; mais, en même temps que l'aurore, des voiles suspectes parurent à l'horizon : c'est pourquoi le capitaine, avec sa reine, descendirent immédiatement sur le rivage, s'embarquèrent à la hâte et s'éloignèrent emportant tout le butin qu'on avait pu rassembler et suivis de moins de matelots qu'en partant, car il avait fallu batailler dur pour arriver jusqu'au navire. Ils maudirent tout le jour l'intervention de ces sinistres vaisseaux qui s'approchaient rapidement. Il y en avait d'abord six ; pendant la nuit, les pirates firent perdre leur piste à tous sauf deux ; mais le lendemain ces deux étaient encore en vue et chacun avait un plus grand nombre de canons que la *Desperate-Lark*. Toute la nuit suivante, Shard put les éviter ; mais ils se séparèrent ; l'un d'eux continua à le surveiller, et, le matin, celui-là restait seul sur la mer avec Shard, en vue de son archipel, le secret de toute sa vie.

Shard vit clairement qu'il devrait se battre et que ce serait un rude combat, lequel cependant servirait ses projets, car, au moment où la bataille commença, il avait autour de lui plus de joyeux compères qu'il ne lui en fallait dans son île. Quand tout fut terminé et avant qu'aucun autre navire se montrât, Shard, débarrassé de tout témoin gênant, arriva la nuit même aux îles de la mer des Sargasses.

Longtemps avant le jour, les survivants de l'équipage inspectaient la mer. Quand l'aurore parut, l'île était là, pas plus grande que deux vaisseaux et tirant ferme sur son ancre, à cause du vent qui soufflait en haut des arbres.

Ils y abordèrent, creusèrent des cabines, arrachèrent l'ancre des profondeurs de la mer et ils eurent bientôt fait de l'île une sorte de vaisseau. Mais ils renvoyèrent la *Desperate-Lark*, vide et toutes voiles dehors, en pleine mer où la guettaient plus de nations que Shard ne le soupçonnait ; elle fut capturée par un amiral espagnol qui, en voyant qu'aucun membre du célèbre équipage n'était là

pour être pendu haut et court au grand mât, tomba malade de désespoir.

Et Shard, dans son île, offrait à la Reine du Sud, les vieux vins rares de Provence, lui faisait présent des bijoux de l'Inde, pillés sur les galères qui les transportaient à Madrid; dressait une table au soleil pour qu'elle y prît ses repas, tandis qu'il faisait chanter en bas dans les cabines le moins rauque de ses matelots; cependant, elle était toujours triste et de mauvaise humeur et, souvent le soir, on entendit Shard déplorer à haute voix de ne pas mieux connaître les habitudes des reines. Ils vécurent ainsi durant des années; les pirates le plus souvent jouaient ou buvaient sous terre, tandis que le capitaine Shard essayait de plaire à la Reine du Sud. Mais elle ne put jamais oublier Bombasharna. Quand ils eurent besoin de renouveler leurs provisions, ils hissèrent des voiles sur les arbres et tant qu'aucun vaisseau ne fut en vue, ils coururent sous le vent tandis que l'eau clapotait sur les rivages de l'île; mais aussitôt qu'ils apercevaient un navire, les voiles étaient repliées et ils redevenaient un simple rocher qu'on n'avait pas encore relevé sur les cartes.

Le plus souvent, ils naviguaient de nuit; quelquefois, ils rôdaient comme auparavant auprès des villes de la côte; quelquefois, ils entraient hardiment dans les embouchures des fleuves et même s'installaient quelque temps sur la terre ferme, dévastaient un pays et prenaient la fuite en mer. Et s'il arrivait qu'un vaisseau faisait naufrage sur leur île, c'était, pour eux, une excellente aubaine. Ils devenaient de très habiles navigateurs, rusés dans toutes leurs actions, car ils savaient que le moindre renseignement sur l'ancien équipage de la *Desperate-Lark* ferait accourir des nuées de bourreaux vers tous les ports.

Et on n'a jamais entendu dire que quelqu'un les ait découverts, ou ait annexé leur île; mais le bruit courut de port en port dans tous les endroits où les marins se réunissent (et ce bruit dure encore aujourd'hui) qu'un rocher dangereux non marqué sur la carte, peut être rencontré n'importe où entre Plymouth et le Cap Horn et se dresse tout à coup sur la route marine la plus sûre et la plus connue; que des navires ont fait naufrage sur cet écueil, sans avoir laissé, ce qui est singulier, aucune trace de la catastrophe; on exprima sur ce sujet diverses hypothèses, mais elles furent mises à néant par cette réflexion fortuite d'un homme vieilli dans la navigation: « C'est encore un des mystères de la mer. »

Le capitaine Shard et la Reine du Sud vécurent presque heureux, quoique parfois le soir, ceux qui font le quart dans les arbres puissent voir leur capitaine assis d'un air perplexe, ou l'entendre dire d'un ton mécontent: « Je voudrais bien être plus au courant des habitudes d'une reine. »



“I Wish I Knew More About The Way Of Queens”.

MISS CUBBIDGE

ET LE DRAGON DES LÉGENDES

On raconte cette histoire sur les balcons de Belgrave Square et dans les tours de Pont Stred ; les hommes la chantent le soir sur la route de Brompton.

Le jour où elle accomplit ses dix-huit ans, Miss Cubbidge, du n° 12, square du Prince-de-Galles, n'aurait pas pu imaginer qu'avant une année révolue, elle se serait éloignée pour toujours de cette informe bâtisse oblongue qui, pendant si longtemps, avait été sa demeure. Et si, de plus, on lui avait dit que, dans moins d'un an, tout souvenir du square ci-dessus et du jour où son père fut élu par une enthousiaste majorité, pour prendre part à la direction des affaires de l'Empire, se serait absolument effacé de sa mémoire, elle aurait seulement répondu de ce ton affecté qui lui était habituel : « Allons donc ! »

Il n'y eut pas un mot ce sujet dans les journaux ; la police du parti de son père ne prit aucune précaution en vue de cet événement ; pas une insinuation ne se glissa dans les soirées où se montrait Miss Cubbidge ; personne ne lui prédit ceci : un dragon effrayant, revêtu d'écailles d'or qui faisaient un grand bruit quand il volait, devait surgir du cœur même de la Fiction, et pendant la nuit, autant qu'on peut le savoir, traverser Hammersmith, arriver à Ardle Mansions, et là tourner à gauche, ce qui l'amènerait juste devant la maison du père de Miss Cubbidge.

Le soir, Miss Cubbidge s'asseyait solitaire sur son balcon, attendant que son père fût créé baronnet. Elle portait des souliers de marche, un chapeau et une robe décolletée, car elle venait justement de poser pour son portrait et ni le peintre ni elle n'avaient rien vu d'extraordinaire à cette étrange combinaison. Elle n'entendit pas le bruit des écailles d'or du Dragon et ne remarqua nullement parmi les innombrables lumières de Londres la petite lueur rouge de ses yeux. Tout à coup sa tête s'éleva, resplendissante d'or, au-dessus du balcon ; il n'avait pas du tout l'air d'un dragon jaune à ce moment-là, car ses brillantes écailles reflétaient toute la beauté qui enveloppe Londres le soir et la nuit seulement. Elle cria au secours, mais son appel n'était adressé à aucun chevalier ; elle n'aurait même su quel chevalier appeler ; elle ne se demandait seulement pas où pouvaient bien être les vainqueurs de dragons des anciens jours romanesques ; quel plus puissant gibier ils poursuivaient peut-être, ou quelles guerres ils entreprenaient : peut-être étaient-ils occupés juste en ce moment à préparer le départ pour Armageddon.

Le Dragon enleva Miss Cubbidge du balcon de la maison de son père, square du Prince-de-Galles, ce balcon peint d'un vert foncé qui devenait plus noir chaque année ; il ouvrit ses ailes bruyantes, et Londres tomba derrière eux comme une ancienne mode. L'Angleterre aussi tomba derrière eux avec la fumée de ses usines et aussi la ronde terre matérielle qui va bourdonnant autour du soleil, poursuivie et harcelée par le Temps, et enfin les anciens et éternels pays de la Fiction apparurent à leurs yeux au bord des mers mystiques.

Vous ne vous seriez jamais imaginé Miss Cubbidge caressant d'une main un dragon irréel, tandis que de l'autre elle jouait avec des perles apportées du fond des déserts marins. Les Princes de la Fable, les Gnomes, les Elfes mythiques s'empressaient autour d'elle. Ils remplissaient de perles de

grandes coquilles et les déposaient à ses pieds ; ils lui offraient des émeraudes dont elle entrelaçait ses longues tresses noires, des fils de saphirs pour border son manteau. Une moitié d'elle-même continuait à vivre, l'autre moitié s'identifiait à l'ancien temps et à ces contes sacrés que racontent les nurses quand tous les enfants sont sages, que le soir est venu, que le feu brille bien et que le bruit régulier des flocons de neige sur les carreaux ressemble au pas furtif de quelque créature effrayante dans les anciennes forêts enchantées. Si, au premier abord, elle regretta cette modernité élégante au milieu de laquelle elle avait été élevée, la vieille chanson de la mer mystique murmurant des contes de fées adoucit d'abord, puis consola son chagrin ; elle oublia même ces réclames de pilules qui sont si chères à l'Angleterre ; elle oublia le jargon politique et les choses qu'on discute, et les choses qu'on ne discute pas, et elle fut bien obligée de se contenter comme divertissement de voir passer les grandes galères chargées de trésors en route vers Madrid et le joyeux pavillon noir des pirates et les mignons nautiles et les navires des héros qui faisaient le commerce du Roman, ou des princes à la recherche des îles enchantées.

Ce n'était pas par des chaînes que la retenait le Dragon, mais par un des anciens enchantements. Pour quelqu'un à qui les bienfaits de la presse quotidienne avaient été si longtemps accordés, on croirait que les enchantements auraient été vite usés et les galères, et toutes ces choses désuètes. Mais étaient-ce bien des siècles qui passaient auprès d'elle ? ou des années, ou aucun temps du tout ? Elle n'en savait rien. Si quelque chose indiquait la fuite des heures, c'était seulement, sur les collines, le son du cor des Elfes ; si des siècles passaient auprès d'elle, l'enchantement qui la liait lui donnait aussi une éternelle jeunesse et gardait toujours allumée la lampe qui brûlait à côté d'elle, et sauvait de la ruine le palais de marbre sur le rivage de la mer mystique.

Et si le temps ne passa pas du tout, son unique instant sur ces plages merveilleuses fut pareil à un seul cristal reflétant des milliers d'images. Si ce fut un rêve, ce rêve ne connut ni aurore, ni déclin. La marée mugissait et parlait tout bas de mythes et de mystères, tandis qu'auprès de cette dame captive, le Dragon d'or rêvait, endormi dans son bassin de marbre ; à quelque distance du rivage, tous les songes du dragon se dessinaient faiblement sur le brouillard qui couvrait la mer. Aussi longtemps qu'il rêvait, c'était le crépuscule ; mais quand il s'élançait hors du bassin, la nuit tombait et la lumière des étoiles se reflétait sur ses humides écailles d'or.

Le Dragon et sa captive avaient peut-être vaincu le temps, ou peut-être, ils n'avaient jamais eu affaire à lui ; tandis que dans l'univers que nous connaissons, Roncevaux faisait rage par exemple, ou des batailles encore à venir, je ne sais dans quelle partie du monde de la Fiction le Dragon l'emporta. Peut-être devint-elle une de ces princesses dont la Fable aime à raconter l'histoire ; mais qu'il nous suffise de savoir qu'elle vécut au bord de la mer. Les rois gouvernèrent ; plus tard, la démocratie ; les rois revinrent ; bien des cités retournèrent à la poussière d'où elles étaient sorties ; et toujours elle demeurait là, et son palais de marbre ne fut jamais détruit, ni la puissance du sortilège par lequel la retenait le Dragon.

Une seule fois, un message du monde dans lequel elle vivait auparavant lui parvint ; il fut porté par un vaisseau de perles à travers la mer mystique ; c'était un simple billet écrit par une amie de pension qu'elle avait laissée à Putney ; un simple billet tracé d'une nette petite écriture ronde et qui était conçu en ces termes : « Il n'est pas convenable que vous demeuriez là-bas toute seule. »

LA QUESTE DES LARMES DE LA REINE

Sylvia, la Reine des Forêts, tenait sa cour dans son palais au fond d'un bois et se moquait de ses amoureux. Volontiers, disait-elle, elle chanterait pour eux, elle leur offrirait des festins ; ses jongleurs les amuseraient, ses armées leur rendraient des honneurs, ses bouffons plaisanteraient avec eux et feraient en leur présence des jeux de mots singuliers. Mais elle ne pouvait absolument aimer aucun d'entre eux.

Ils trouvaient que c'était une façon incorrecte de traiter des princes dans tout l'éclat de leur splendeur, ou de mystérieux troubadours dont le déguisement cachait le nom d'un roi ; ceci ne ressemblait à aucun roman et les mythes ne fournissaient aucun précédent à cette manière d'agir. Elle aurait dû, disaient-ils, jeter un de ses gants dans l'antre de quelque lion ; elle aurait dû demander une douzaine de têtes venimeuses des serpents de Licantara, ou ordonner le meurtre d'un dragon célèbre, ou les expédier tous dans une entreprise mortelle ; mais, qu'elle ne pût pas les aimer !... Cela ne s'était jamais vu... Il n'y avait rien de semblable dans les annales romanesques.

Et alors elle déclara que s'il leur fallait absolument une entreprise difficile, elle accorderait sa main à celui qui saurait l'émouvoir jusqu'aux larmes. Et cette entreprise se nommerait, quand on en parlerait dans l'histoire ou dans les romans : *la Queste des larmes de la Reine*. Et elle épouserait celui qui en serait le vainqueur, fût-il un simple duc de terres inconnues dans le roman.

Plusieurs en furent courroucés, car ils espéraient une aventure sanglante ; mais les vieux chambellans se disaient les uns aux autres, quand ils bavardaient ensemble dans un coin retiré à l'extrémité des salles, que la Queste était à la fois difficile et sage ; car si un jour la reine pouvait pleurer, elle pourrait aussi aimer. Ils la connaissaient depuis son enfance : elle n'avait jamais poussé un soupir. Elle avait vu beaucoup d'hommes, admirateurs ou courtisans et elle n'avait jamais tourné la tête pour en regarder un seul s'éloigner. Sa beauté ressemblait aux couchers de soleil des jours froids, quand le monde entier est merveilleux et glacé. Elle était comme une montagne au soleil, qui se dresse, isolée, toute belle de neige, splendeur solitaire et désolée dans le crépuscule, dominant de très haut ce confortable monde, sans être tout à fait dans le cercle des étoiles, et qui désespère le montagnard.

— Si elle pouvait pleurer, disaient-ils, elle pourrait aimer.

Et elle souriait aimablement à ces princes et à ces troubadours qui dissimulaient des noms de rois.

Alors, l'un après l'autre, agenouillés et les mains suppliantes, ils racontèrent chacun l'histoire de leur amour ; tristes et pitoyables étaient ces récits, si bien que souvent, en haut, dans les galeries quelque jeune fille du palais se mettait à pleurer. Mais elle, la reine, elle inclinait gracieusement la tête comme un insouciant magnolia, au fond de la nuit, balance paisiblement au souffle de la brise ses fleurs glorieuses.

Et quand les princes eurent dit leur amour désespéré, quand ils furent partis sans autres trophées que leurs propres larmes, les troubadours inconnus s'approchèrent et racontèrent leur histoire en cachant leurs illustres noms.

L'un d'eux, Ackronnion, était vêtu de haillons couverts de la poussière des routes, sous lesquels il portait une armure bosselée par les batailles et où l'on voyait toutes les traces des coups ; quand il joua de la harpe et chanta sa mélodie, les jeunes filles pleuraient dans les hautes galeries, et les vieux

chambellans eux-mêmes sanglotaient ; mais tout en riant à travers leurs larmes et disant : « C'est facile de faire pleurer de vieilles gens et des enfants ; la Reine des Bois, elle, ne lui donnera pas une larme. »

Elle s'inclina gracieusement : il était le dernier. Inconsolables s'éloignèrent ces ducs, ces princes et ces troubadours déguisés ; cependant, Ackronnion, tout en s'éloignant réfléchissait. Il était roi d'Afarmah, de Lool et de Haf, seigneur souverain de Zeroora et du Chang montagneux et duc des duchés de Molong et de Mlash, dont aucun n'est inconnu dans le Roman, ou n'a été oublié dans la création des mythes. Il réfléchissait donc tandis qu'il s'éloignait sous son léger déguisement.

Maintenant, pour ceux qui ne se souviennent plus de leur enfance, ayant bien autre chose à faire qu'à y penser, rappelons qu'au-dessous du Pays des Fées qui est situé, comme tout le monde le sait, au bord du monde, demeure la Joyeuse Bête.

Ce qui est connu de tous aussi, c'est que l'alouette dans les hauteurs, les enfants qui jouent en plein air, les bonnes sorcières et les aimables vieux parents ont tous été comparés (et si justement !) à cette même Joyeuse Bête, laquelle a un seul inconvénient, c'est que dans l'allégresse de son cœur elle piétine les légumes du vieillard qui prend soin du Pays des Fées... et aussi, naturellement, elle mange de la chair humaine.

On doit savoir de plus que celui qui peut recueillir dans une coupe les pleurs de la Joyeuse Bête et s'en saouler, acquiert le don de faire répandre des larmes de joie à n'importe qui, tant que sous l'influence de ce breuvage, il chante, ou il joue d'un instrument de musique.

Voici quel fut le résultat des réflexions d'Ackronnion : s'il pouvait obtenir au moyen de son art les larmes de la Joyeuse Bête, tout en détournant sa fureur par le charme de la musique et si un ami tuait la Joyeuse Bête avant qu'elle cessât de pleurer, car il y a un terme aux pleurs, même chez les hommes, afin qu'il pût se retirer sain et sauf en emportant les larmes, il les boirait en présence de la Reine des Bois et pourrait ensuite l'émouvoir jusqu'à lui faire verser à elle-même des larmes de joie. Il alla trouver un homme simple et chevaleresque, qui n'avait aucun souci de la beauté de Sylvia, reine des Bois, mais qui, depuis longtemps, avait découvert, un été, dans la forêt, une jeune fille faite exprès pour lui. L'homme s'appelait Arrath ; c'était un sujet d'Ackronnion, un chevalier d'armes des lanciers de sa garde, et tous deux se mirent en route à travers les plaines de la Fable, pour arriver au Pays des Fées, un royaume ensoleillé qui s'étend, comme chacun le sait, pendant des lieues et des lieues tout le long des bords du monde. Ils arrivèrent au but de leur voyage par un étrange vieux chemin, où le vent soufflait directement de l'espace extra-terrestre et avait un goût métallique emprunté aux étoiles vagabondes. Ils entrèrent dans la maison de chaume exposée au vent où demeure le Vieillard qui prend soin du Pays des Fées. Ils le trouvèrent assis à la fenêtre du parloir qui donne en dehors du monde. Il leur souhaita la bienvenue dans ce parloir voisin des étoiles, leur raconta les histoires de l'espace et, quand ils lui confièrent leur périlleux projet, il leur dit que ce serait une charité de tuer la Joyeuse Bête. Évidemment, il était un de ceux qui n'aimaient pas son genre de gaîté. Il les fit donc passer par la porte de derrière, car la porte principale ne donnait sur aucun chemin et n'avait pas même une marche : le vieux ne s'en servait que pour vider ses balayures juste sur la Croix du Sud ; ils entrèrent dans le jardin où poussent les légumes et les fleurs qu'on ne trouve que dans le Pays des Fées et qui sont tous tournés du côté de la comète ; de là, il leur montra le chemin conduisant à un lieu qu'il appelait Au-Dessous et où était situé l'ancre de la Joyeuse Bête. Alors, ils commencèrent leurs manœuvres. Ackronnion devait descendre par l'escalier en portant sa harpe, tandis qu'Arrath ferait le tour par les rochers. Le Vieillard qui prend soin du Pays des Fées revint dans sa maison exposée aux vents et poussa un grognement de colère en passant près de ses légumes, car il n'aimait pas du tout les façons de la Joyeuse Bête ; et les deux amis se séparèrent afin de suivre

chacun son chemin.

Personne ne les aperçut, excepté le sinistre corbeau qui se gorge depuis si longtemps de chair humaine.

Le vent qui soufflait des étoiles était glacé.

Il y eut d'abord une montée dangereuse ; puis, Ackronnion gagna les larges degrés réguliers qui menaient des bords du monde à la caverne et à partir de ce moment il put entendre au sommet de l'escalier les continuels éclats de rire de la Joyeuse Bête.

Il craignit alors que cette allégresse ne fût insurmontable et qu'il ne fût impossible de l'émouvoir par le chant le plus pathétique ; néanmoins il ne songea pas à reculer ; il monta sans bruit l'escalier et après avoir déposé la coupe d'agate sur une des marches, il entonna cet ancien chant qu'on appelle *le Douloureux*. Ce poème parlait des dévastations et des ruines qui engloutirent d'heureuses villes, il y a très longtemps, au commencement du monde. Il disait comment les dieux, les animaux et les hommes aimèrent de belles compagnes et les aimèrent en vain. Il parlait de la naissance de l'espoir, mais non de sa réalisation. Il disait que l'amour méprise la mort ; mais il parlait aussi de la raillerie de la mort. Le rire satisfait de la Joyeuse Bête cessa tout à coup au fond de la caverne ; elle se leva puis se coucha : elle était de nouveau malheureuse. Ackronnion continua ce chant qui porte le nom de *Douloureux*. La Joyeuse Bête s'approcha de lui d'un air ému ; Ackronnion, sans se laisser arrêter par la peur, continua à chanter. Il dit la cruauté du Temps : deux énormes larmes se formèrent dans les yeux de la Joyeuse Bête. Ackronnion poussa du pied la coupe d'agate pour la placer dans une position favorable. Il chanta l'automne et le déclin. Alors la Bête se mit à pleurer comme les collines glacées pleurent dans le dégel et ses larmes tombaient en clapotant dans la coupe d'agate. Ackronnion continuait éperdument à chanter. Il parla des choses heureuses inaperçues pendant longtemps et que les hommes voient tout à coup pour ne jamais plus les revoir ; de la lumière du soleil regardée autrefois avec négligence tandis qu'elle éclairait des visages aujourd'hui disparus. La coupe était pleine et Ackronnion désespéré, la bête se rapprochait tellement ! Un moment il crut qu'elle avait l'eau à la bouche en le regardant ; mais c'étaient seulement les larmes qui coulaient sur ses lèvres.

Il avait la sensation de n'être plus qu'une bouchée prête à être avalée... La Bête cessait de pleurer. Il chanta les mondes qui ont désappointé les dieux. Et tout à coup, crac ! Arrath lança adroitement son javelot juste au défaut de l'épaule et le rire et les pleurs de la Joyeuse Bête furent terminés pour toujours.

Ils emportèrent avec soin la coupe de larmes, en laissant derrière eux le corps de la Joyeuse Bête qui servit de changement de régime au sinistre corbeau ; ils passèrent par la maison exposée au vent et firent leurs adieux au Vieillard qui prend soin du Pays des Fées ; celui-ci, lorsqu'il apprit l'événement, frotta l'une contre l'autre ses grandes mains en murmurant à plusieurs reprises : « Quel bonheur !... mes légumes ! mes légumes ! »

Peu de temps après, Ackronnion chantait de nouveau, après avoir bu toutes les larmes de la coupe d'agate, dans le palais sylvestre de la Reine des Bois. Ce fut une nuit de gala : toute la cour était présente et les ambassadeurs de tous les pays de légende et même ceux de la Terra Cognita.

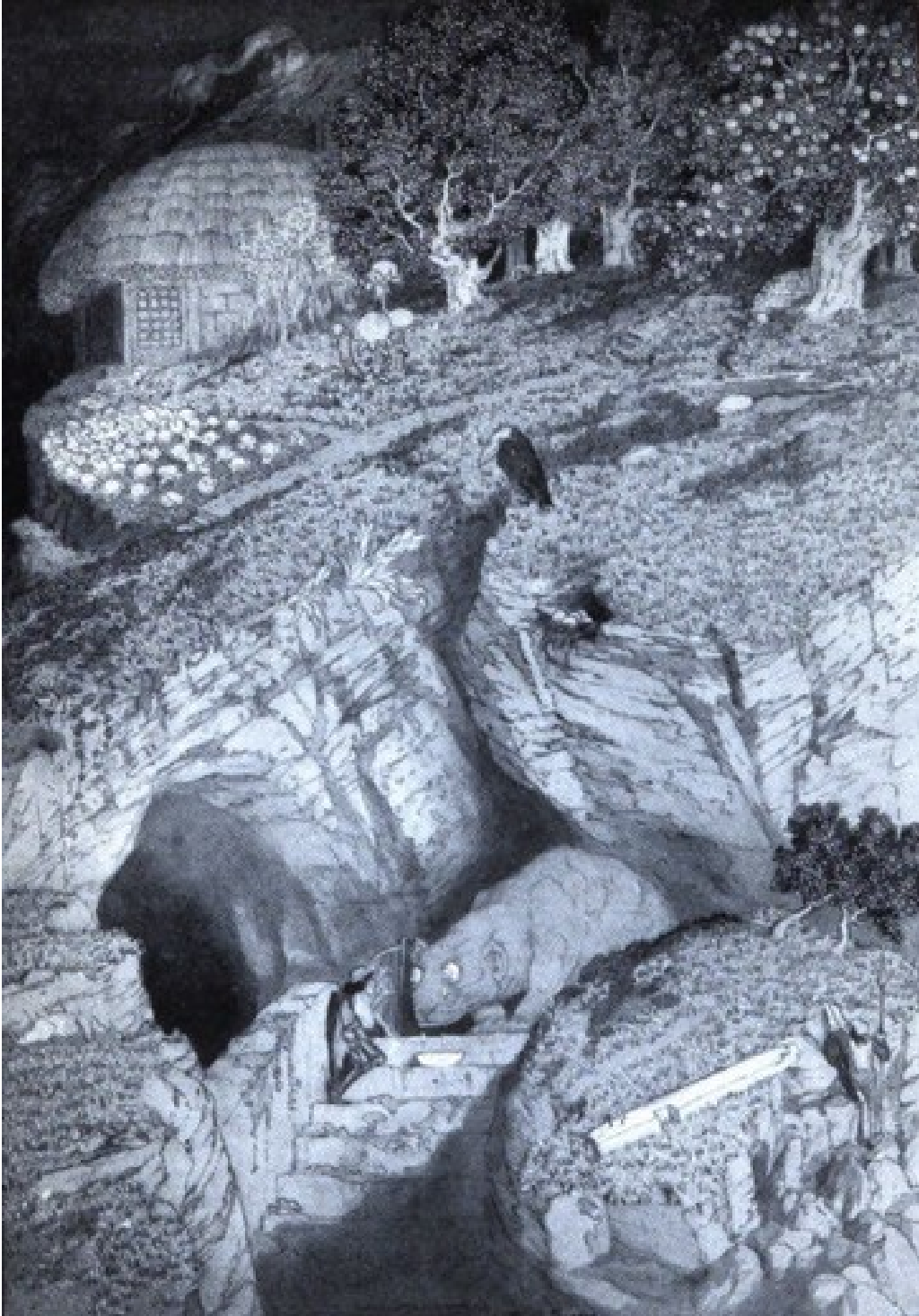
Ackronnion chanta comme il n'avait jamais chanté auparavant et comme il ne devait plus jamais chanter. Oh ! combien douloureux, douloureux sont tous les sentiers de l'homme et ses jours courts et cruels !... que trouble est sa fin !... et si vain, si vain son effort ! Et la femme, qui en parlera ? Son malheur est écrit avec celui de l'homme par des dieux insouciantes dont le visage est tourné vers d'autres sphères.

Ce fut à peu près ainsi qu'il commença ; puis l'inspiration le saisit et je ne puis donner une idée de la trouble beauté de son chant ; il y avait beaucoup d'allégresse mêlée à beaucoup de douleur : c'était pareil à l'humanité ; c'était semblable à notre destin.

Des soupirs s'élevèrent ; les échos renvoyèrent des soupirs : les sénéchaux et les soldats sanglotaient ; les jeunes filles du palais pleuraient tout haut ; comme une pluie, de galerie en galerie coulaient les pleurs.

Tout autour de la Reine des Bois s'élevait une tempête de douleur et de sanglots !

Mais elle, non, elle ne versa pas une larme.



He Felt As A Morsel.

LE TRÉSOR DES GIBBELINS

L'ordinaire des Gibbelins, comme chacun sait, se compose de chair humaine. Leur mauvaise tour est reliée à la Terra Cognita (les pays que nous connaissons) par un pont. Leur trésor dépasse les bornes de l'imagination; l'avarice même ne pourrait l'utiliser; il y a chez eux une cave à part pour les émeraudes, une autre pour les saphirs; ils ont rempli d'or un grand trou et ils l'en retirent à la pelle, à mesure qu'ils en ont besoin. La seule utilité de cette forme ridicule, c'est d'attirer vers leur garde-manger de continuels approvisionnements. En temps de famine on les a vus répandre des rubis hors de leur territoire; des traînées de rubis aboutissant à quelque cité humaine et naturellement leur garde-manger a été bientôt rempli.

Leur tour est située de l'autre côté de ce fleuve déjà connu d'Homère qui entoure le monde. Et comme ce fleuve est étroit et navigable, la tour fut construite par les gloutons ancêtres des Gibbelins qui aimaient voir les voleurs le traverser aisément jusqu'au seuil de leur porte. Ce qui pouvait manquer à leur développement dans la composition du terrain, les grands arbres le drainaient des deux rives du fleuve au moyen de leurs racines colossales.

Les Gibbelins vivaient donc là en se nourrissant d'une façon peu recommandable.

Aldéric, chevalier de l'ordre de la Cité et de l'Assaut, Gardien héréditaire de la Tranquillité d'esprit du roi et personnage célèbre dont se sont occupés les créateurs de mythes, avait pensé si longtemps au trésor des Gibbelins, qu'à la longue, il put s'imaginer en être propriétaire. Hélas ! je regrette de devoir dire en contant une si périlleuse aventure, entreprise au milieu de la nuit par un homme courageux, que la cupidité seule en était le mobile. Et pourtant, c'était sur la cupidité que comptaient les Gibbelins pour remplir leur garde-manger, et une fois tous les cent ans, ils envoyaient des espions dans les villes des hommes pour voir comment se portait la cupidité; toujours les espions déclaraient en rentrant que tout était pour le mieux.

On aurait pu penser qu'à la longue, étant donné que les hommes y terminaient leur vie d'effroyable manière, il en viendrait de moins en moins vers la table des Gibbelins : mais les Gibbelins eux, avaient fait l'expérience contraire.

Ce n'est pas dans la folie et la frivolité de sa jeunesse qu'Aldéric se mit en route pour la Tour des Gibbelins : il étudia pendant plusieurs années la manière dont s'y prenaient les voleurs pour trouver une fin malheureuse en allant à la recherche du trésor qu'il avait fini par considérer comme sien. *Chaque fois, ils étaient rentrés par la porte.*

Il consulta ceux qui donnaient des conseils sur cette entreprise, ne négligea aucun détail; paya très volontiers les honoraires et décida de ne suivre en rien leurs avis, car, se disait-il, que sont leurs clients à l'heure qu'il est? Rien de plus que des échantillons de l'art culinaire, les souvenirs à demi oubliés d'un bon dîner; et beaucoup d'entre eux, pas même cela.

Voici quelles étaient, d'après l'opinion générale, les choses nécessaires à son entreprise : un cheval, un bateau, une cotte de mailles et au moins trois hommes d'armes. Les uns disaient: « Sonnez du cor qui est suspendu à la porte de la tour »; les autres disaient: « N'y touchez pas. »

Et voici le plan auquel Aldéric s'arrêta : il n'arriverait pas à cheval au bord du fleuve; il ne passerait pas le fleuve en bateau; il voyagerait seul et par le chemin de la Forêt Intraversable. Mais, me direz-vous, comment traverser ce qui est intraversable? De cette façon : il connaissait un certain

dragon, lequel, si les prières des paysans sont écoutées, méritait la mort, non seulement à cause du grand nombre de jeunes filles qu'il avait égorgées, mais aussi parce qu'il était néfaste aux récoltes ; il ravageait le sol et il était la terreur de tout le duché. Aldéric prit la résolution de marcher contre lui. Il monta donc à cheval et joua de l'épée jusqu'à ce qu'il rencontrât ce dragon, lequel s'élança sur lui en vomissant des tourbillons d'âcre fumée. Alors, Aldéric se mit à crier : « Est-ce que jamais vil Dragon a pu vaincre loyal chevalier ? » Et le Dragon, sachant bien que cela n'était jamais arrivé, baissa la tête et il resta silencieux, car il était gorgé de sang. « Eh bien ! dit le chevalier, si tu veux pouvoir goûter encore au sang des jeunes filles, tu dois être mon coursier fidèle, sinon, par cette lance, il t'adviendra tout ce que les troubadours ont chanté sur les malheurs de ta race. » Le Dragon n'ouvrit pas sa gueule terrible, il ne bondit pas sur le chevalier en vomissant du feu, car il connaissait trop bien le destin de ceux qui avaient agi de cette façon-là : il se soumit aux conditions imposées et jura au chevalier d'être son coursier fidèle. Ce fut donc sur le dos du Dragon qu'Aldéric franchit la Forêt Intraversable. Mais auparavant, il médita de nouveau ce plan profond qui consistait simplement à ne pas faire ce qui avait été fait avant lui, et il alla trouver un forgeron pour lui commander une pioche.

Il y eut grande allégresse à la nouvelle de l'expédition d'Aldéric, car il avait la réputation d'être un homme prudent et rusé et on espérait qu'il pourrait ainsi enrichir le monde ; les gens dans la ville se réjouissaient à la pensée de ses futures largesses et il y avait une grande joie parmi tous les habitants du pays d'Aldéric, sauf peut-être parmi les prêteurs d'argent qui craignaient d'être trop tôt remboursés. On se réjouissait aussi parce qu'on espérait que les Gibbelins, une fois dépossédés de leur trésor, feraient sauter le grand pont, briseraient les chaînes d'or qui les reliaient à la terre et retourneraient avec leur tour dans la lune d'où ils étaient venus, et à laquelle ils appartenaient naturellement. Ils n'inspiraient aucune sympathie, quoique leur trésor fût envié par tous les hommes.

De sorte que, le jour où Aldéric partit sur le Dragon, tout le monde se réjouit comme s'il était déjà revenu vainqueur ; et ce qui faisait à tous encore plus de plaisir que les bienfaits futurs qu'on attendait de lui, c'est qu'il semait l'or sur sa route, car il disait qu'il n'en aurait pas besoin s'il dérobaient le trésor des Gibbelins et qu'il n'en aurait pas besoin non plus, s'il était servi tout chaud sur leur table.

Quand on eut ouï-dire qu'il avait rejeté tous les conseils, les uns déclarèrent que le chevalier était fou, les autres qu'il était plus sage que ses conseillers ; mais personne ne comprit la valeur de son plan.

Il raisonnait ainsi : depuis des siècles, les hommes avaient agi avec beaucoup d'habileté et d'après les meilleurs conseils ; mais les Gibbelins les avaient attendus à leur débarcadère ou au seuil de leur porte toutes les fois que leur garde-manger était vide, de même qu'un chasseur guette une bécassine dans le marais. « Qu'arriverait-il, se demandait Aldéric, si la bécassine se perchait au haut d'un arbre ? Est-ce que les chasseurs pourraient l'y découvrir ? Sûrement, non. » Et il décida de traverser le fleuve à la nage et de ne pas entrer par la porte, mais bien de s'ouvrir un passage au moyen de sa pioche à travers le mur de la tour. Il avait de plus imaginé de creuser au-dessous du niveau de l'Océan, ce fleuve qui (ainsi qu'Homère le savait déjà) entoure le monde ; de sorte que dès qu'il aurait fait un trou dans le mur, l'eau s'y précipiterait, submergerait les Gibbelins et envahirait les caves qu'on disait être une profondeur de trente pieds ; et alors, il plongerait pour s'emparer des émeraudes à la façon des pêcheurs de perles.

Le jour dont nous parlons, Aldéric partit de chez lui monté sur le Dragon et ils traversèrent d'innombrables royaumes. Le Dragon poussait un grognement, quand il voyait des jeunes filles ; mais il ne pouvait pas les dévorer à cause du mors qu'il portait et ne recevait d'autre récompense pour sa bonne conduite que des coups d'épée. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent au bord du sombre précipice

tapissé de grands arbres qu'on appelle la Forêt Intransmissible. Le Dragon s'éleva encore plus haut dans un grand bruit d'ailes. Plus d'un fermier, sur les bords du monde, put le voir passer parmi les dernières lueurs du crépuscule, telle une mince ligne ondulante, et le prit pour une de ces bandes d'oies qui traversent l'Océan en émigrant dans l'intérieur des terres ; et il rentra tout joyeux dans sa maison, en annonçant que l'hiver était proche et que dans peu de temps on aurait de la neige. Mais bientôt, même là, le crépuscule s'assombrit, et quand le Dragon descendit au bord du monde, il faisait nuit et la lune brillait. L'Océan, l'antique fleuve, à cet endroit étroit et profond coulait sans aucun bruit. Aldéric mit pied à terre, se dépouilla de son armure et, après avoir invoqué la Dame de ses pensées, commença à nager sans lâcher sa pioche. Il n'abandonna pas non plus son épée, de peur de rencontrer un Gibbelin. Une fois arrivé sur l'autre rive, il se mit immédiatement à la besogne et tout alla bien. Personne ne se montra aux fenêtres et comme elles étaient toutes éclairées, nul ne pouvait le voir dans les ténèbres. Le bruit de la pioche se trouvait amorti par l'épaisseur des murs. Il travailla toute la nuit sans entendre un son ; au petit jour, le dernier rocher vacilla, s'écroula dans la cave, où le fleuve se précipita à sa suite. Alors, Aldéric ramassa une pierre, descendit jusqu'au bas de l'escalier et la jeta violemment sur la porte ; il entendit le bruit rouler d'échos en échos, à travers la Tour ; puis il revint sur ses pas, plongea, et passa par le trou qu'il avait fait dans le mur.

Il se trouvait dans le caveau des émeraudes ; aucune lueur ne brillait sous l'immense voûte ; après avoir plongé au fond de vingt pieds d'eau, il tâta le sol et le sentit tout rugueux d'émeraudes, lesquelles emplissaient aussi des coffres ouverts. Aux rayons de la lune, il vit que l'eau en était toute colorée de vert et il en remplit un sac sans aucune difficulté ; ensuite il remonta à la surface. Et là, il trouva les Gibbelins dans l'eau jusqu'à la ceinture et portant des torches. Sans dire un mot *ni même un sourire*, ils le pendirent proprement au mur extérieur ; et cette histoire est une de celles qui ne finissent pas bien.



There The Gibbelins Lived And Discreditably Fed.

COMMENT NUTH AURAIT, PARAÎT-IL, EXERCÉ SON ART SUR LES GNOLES

En dépit de la publicité faite par des maisons rivales, tous les commerçants savent probablement très bien que personne à l'heure qu'il est n'a, dans les affaires, une situation égale celle de M. Nuth. Parmi ceux qui sont en dehors du cercle magique des affaires, son nom est à peine connu ; il n'a pas besoin de réclame, il est hors concours, supérieur même à la concurrence moderne : quelques prétentions qu'ils aient, ses rivaux le savent bien. Ses conditions sont modérées : tant en argent comptant à la livraison des marchandises, tant au moyen du chantage plus tard. Il se plie à ce qui vous convient. On peut compter sur son habileté ; j'ai vu dans une nuit de tempête une ombre se mouvoir avec plus de bruit que Nuth ; car Nuth est un voleur de profession. Il y a des gens qui, après leur séjour dans un château, ont envoyé un antiquaire marchander quelque tapisserie, quelque meuble ou quelque tableau qu'ils y avaient admirés. Ceci est de mauvais goût ; mais ceux dont la façon d'agir est plus élégante, envoient invariablement Nuth une nuit ou deux après leur visite. Il est d'une telle adresse pour les tapisseries ! On peut difficilement voir que les bords en ont été coupés. Souvent quand j'entre dans quelque grande maison neuve pleine de meubles et de tableaux anciens je me dis, à part moi : ces chaises branlantes, ces portraits d'ancêtres et cet acajou sculpté sont le résultat de l'incomparable Nuth.

On pourrait opposer l'emploi de l'adjectif incomparable, que dans le métier de voleur, le nom de Slith a une réputation unique et suprême. Je ne l'ignore pas : mais Slith est un classique qui vivait il y a longtemps et ne savait rien de la concurrence moderne ; de plus, son extraordinaire et épouvantable fin a peut-être jeté sur lui un éclat particulier qui nous a porté à exagérer ses indubitables mérites.

Il ne faudrait pas supposer que je sois un ami de Nuth : au contraire, mes opinions politiques se rangent plutôt du côté de la Propriété et il n'a besoin d'aucune recommandation de ma part, car sa situation dans le commerce est presque unique et il est du petit nombre de ceux à qui la réclame est inutile.

À l'époque où se passe cette histoire, Nuth habitait une spacieuse maison de Belgrave square ; à sa manière inimitable il avait su se faire bien voir de la femme qui gardait cette maison. Ce logement convenait parfaitement à Nuth, et toutes les fois que quelqu'un venait le visiter en vue d'un achat possible, cette femme en faisait l'éloge dans les termes suggérés par Nuth. Elle disait : « Si ce n'était la plomberie, cette maison serait la meilleure de Londres » ; et quand les gens sautaient sur ce renseignement et posaient toutes sortes de questions au sujet des tuyaux, elle répondait que les tuyaux étaient bons certainement, mais pas autant que la maison. On ne voyait jamais Nuth quand on visitait les appartements ; néanmoins, Nuth était là !

Ce fut dans cette maison qu'un beau matin de printemps une vieille femme, proprement vêtue de noir et coiffée d'un chapeau garni de rouge, vint demander à voir Mr. Nuth ; elle amenait avec elle, son fils, un jeune homme grand et gauche. Mrs. Eggins, la gardienne, les introduisit après avoir jeté un coup d'œil sur la rue et les pria d'attendre dans un salon dont les meubles étaient mystérieusement recouverts de draps. Ils attendirent longtemps : une odeur de pipe flotta dans l'air et voici que Nuth se trouva à côté d'eux.

— Seigneur ! s'écria la vieille femme dont le chapeau était garni de rouge, vous m'avez fait peur ! Et elle vit alors à l'expression des yeux de Mr. Nuth, que ce n'était pas précisément ce qu'il aurait fallu lui dire.

À la fin, Nuth parla, et la vieille femme expliqua avec nervosité que son fils était très bien doué, qu'il avait déjà été dans les affaires et désirait se perfectionner et elle pria Mr. Nuth de lui apprendre à gagner sa vie.

Avant tout, Mr. Nuth demanda à voir des références et quand on lui montra un mot d'un joaillier qu'il connaissait beaucoup, il voulut bien prendre le jeune Tonker (c'était le nom du garçon très bien doué) pour en faire son apprenti. Et la vieille femme dont le chapeau était garni de rouge revint dans son petit cottage et elle disait chaque soir son vieux mari : « Tonker, il faut bien fermer les fenêtres cette nuit, car maintenant, Tommy est un voleur. »

Je ne compte pas donner des détails sur l'apprentissage du jeune homme bien doué, voici pourquoi : les gens du métier connaissent déjà tous ces détails ; ceux qui suivent d'autres carrières s'occupent exclusivement de la leur et les gens oisifs, qui n'ont aucune profession, ne pourraient apprécier les progrès graduels par lesquels Tommy apprit à marcher sans bruit dans l'obscurité sur des planches semées d'obstacles, s'exerça ensuite monter silencieusement des escaliers dont le bois craquait et à crocheter des portes et, finalement, apprit à grimper.

Il sera suffisant de dire que l'affaire prospéra grandement et que de brillants comptes rendus des progrès de Tommy furent envoyés de temps en temps à la vieille femme au chapeau garni de rouge, rédigés de l'écriture laborieuse de Nuth. Nuth avait cessé de bonne heure d'apprendre à écrire, car, ayant un préjugé contre l'usage des faux, il considérait cette étude comme une perte de temps. Ce fut alors que se passa cette affaire avec Lord Castlenorman dans sa résidence du Comté de Surrey. Nuth avait choisi la nuit du samedi, car il se trouvait que la famille de Lord Castlenorman observait le Sabbat, de sorte qu'à onze heures la maison entière était endormie. À minuit moins cinq, Tommy Tonker après avoir suivi les instructions de M. Nuth qui l'attendait dehors, sortit du château la poche pleine de boutons de manchettes et de bagues. Cette poche n'était pas très profonde, mais les bijoutiers de Paris n'auraient pu en remplir une semblable sans envoyer en Afrique un messenger spécial. De sorte que Lord Castlenorman fut obligé d'emprunter des boutons de manchettes en os.

Pas une seule fois le nom de Nuth ne fut prononcé à ce propos. Si je disais que ce succès lui tourna la tête, je risquerais de choquer certaines personnes, car les associés de Nuth sont persuadés que son fin et solide jugement ne peut jamais être influencé en rien par les circonstances. C'est pourquoi je dirai seulement que ce fut le coup d'éperon qui poussa son génie à inventer une entreprise qu'aucun voleur n'avait imaginée jusque-là.

Ce n'était rien moins que le pillage de la maison des Gnoles. Et cet homme sobre exposa son plan à Tonker en l'invitant à boire une tasse de thé. Si Tonker n'avait pas été à moitié fou d'orgueil à la suite de leurs récentes transactions et aveuglé par sa vénération pour Nuth, il aurait... Mais c'est trop tard pour se lamenter. Il fit cependant quelques respectueuses petites observations : il dit qu'il préférerait s'abstenir ; il dit que c'était impossible d'y penser ; et, finalement, un matin d'octobre où le vent soufflait avec des menaces de tempête, il se trouva en compagnie de Nuth à proximité de la terrible forêt.

Nuth, en comparant le poids de petites émeraudes avec celui de fragments de pierres, avait pu se rendre compte du poids probable de ces énormes émeraudes que les Gnoles ont placées, dit-on, comme ornements d'architecture, sur la façade de la maison étroite et haute dans laquelle ils habitent depuis très longtemps.

Ils décidèrent qu'ils déroberaient deux des émeraudes et les emporteraient entre eux sur un manteau; mais si elles étaient trop lourdes, ils en laisseraient une tout de suite. Nuth prémunit le jeune Tonker contre les dangers de la convoitise et lui fit remarquer que ces émeraudes avaient moins de valeur qu'un bout de fromage, jusqu'à ce qu'elles fussent mises en sûreté bien loin de ce terrible lieu.

Tout avait été prévu et ils avancèrent désormais en silence.

Aucun chemin, tracé par les bêtes ou par les hommes, ne conduisait jusqu'à la terrible obscurité des arbres. Aucun braconnier n'avait tendu de pièges aux Elfes depuis une centaine d'années. On ne traversait pas deux fois le vallon des Gnoles. Et sans parler de tout ce qui s'y était passé, les arbres eux-mêmes y donnaient un avertissement et n'avaient pas l'aspect naturel et sain de ceux que nous plantons.

Le plus proche village était éloigné de plusieurs milles; toutes ses maisons tournaient le dos à la forêt et aucune fenêtre ne s'ouvrait de son côté. Dans ce village-là, on ne parlait jamais de la forêt et partout ailleurs elle est totalement inconnue.

Nuth et Tommy Tonker entrèrent dans le bois. Ils n'avaient pas emporté d'armes à feu. Tonker avait réclamé un revolver; mais, lui répondit Nuth, « le bruit d'un coup de feu les ferait se ruer tous ensemble sur nous », et il n'en fut plus question.

Toute la journée, ils s'enfoncèrent toujours plus profondément dans le bois. Ils virent le squelette de quelque ancien braconnier mort au commencement du règne de Georges III, cloué à une porte dans un chêne; de temps en temps, ils apercevaient une fée qui s'enfuyait à leur approche; une fois, Tonker trébucha sur un gros morceau de bois et ils restèrent immobiles pendant vingt minutes. Et le soleil couchant flamboya, plein de mauvais présages; la nuit tombée, ils arrivèrent, comme Nuth l'avait prévu, par un très suffisant clair d'étoiles, à cette maison étroite et haute où les Gnoles, si secrètement, demeuraient.

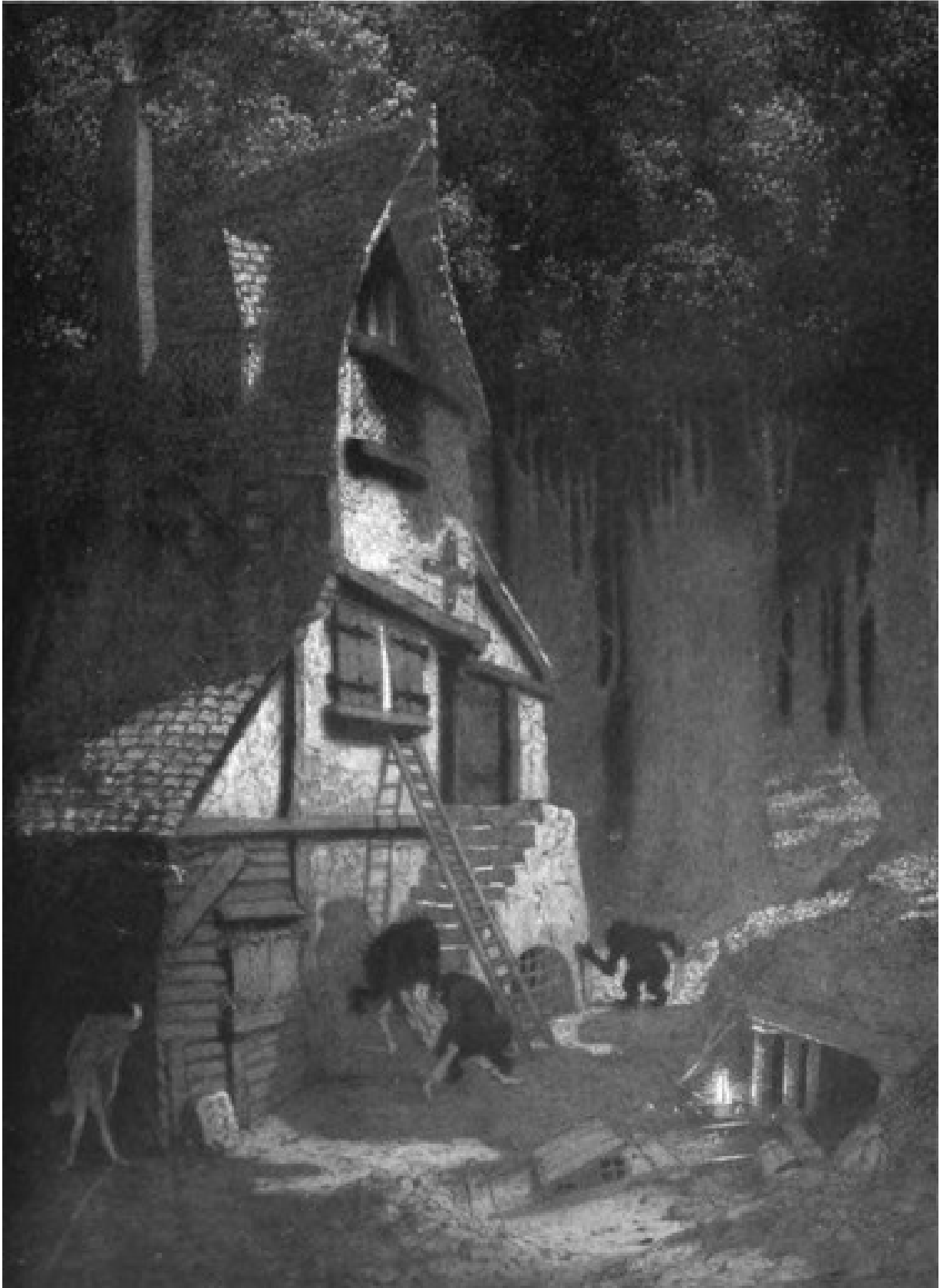
Tout était tellement silencieux autour de cette maison précieuse, que le courage affaibli de Tonker se ranima; mais à l'ouïe expérimentée de Nuth, ce silence paraissait beaucoup trop profond et tout le temps, le ciel avait cet aspect qui est pire que des menaces; de sorte que Nuth, comme il arrive souvent quand le doute s'élève dans l'esprit des hommes, eut tout le temps d'imaginer le pire. Néanmoins, il n'abandonna pas l'affaire et il envoya le jeune homme bien doué, muni des instruments de sa profession, le long d'une échelle, vers la vieille fenêtre verte. Et au moment où Tonker effleura le bois desséché des volets, le silence qui, bien que sinistre, était encore terrestre, devint tout à coup aussi surnaturel que le contact d'un spectre. Et Tonker sentit que son souffle même offensait ce silence; son cœur battait comme un tambour affolé pendant une attaque de nuit, et le cordon d'un de ses souliers heurta un barreau de l'échelle, et les feuilles de la forêt ne bougeaient pas et la brise nocturne demeurait immobile; Tonker pria pour qu'une souris ou une taupe fissent le plus petit bruit; mais aucune créature ne remuait et même Nuth ne faisait pas un mouvement. Et, à ce moment-là, le jeune homme bien doué, quoiqu'il n'eût pas encore été découvert, décida comme il aurait dû le faire plus tôt, de laisser les colossales émeraudes où elles étaient et de n'avoir plus rien à démêler avec la maison étroite et haute des Gnoles, mais de quitter immédiatement cette sinistre forêt, de se retirer tout de suite des affaires et d'acheter une propriété à la campagne. Il descendit sans bruit et fit signe à Nuth; mais les Gnoles l'avaient guetté à travers les trous que leur fourberie creuse dans les troncs des arbres et le silence surnaturel s'effondra sous les cris que commença à pousser Tonker quand il se sentit saisi par derrière et qui devinrent de plus en plus précipités jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait incohérents.

Où ils l'emportèrent, mieux vaut n'en pas parler; et ce qu'ils en firent, je ne le dirai pas.

Nuth regarda quelque temps de son coin en se frottant le menton d'un air de faible surprise; car la ruse des trous dans les arbres était nouvelle pour lui; puis il s'enfuit lestement du sinistre bois.

— Est-ce qu'ils ont attrapé Nuth? me demanderez-vous, gentil lecteur.

— Oh, non ! mon enfant (car une telle question est puérile), Nuth ne sera jamais attrapé par personne.



The Lean, High House Of The Gnoles.

COMMENT QUELQU'UN ENTRA, AINSI QU'IL AVAIT ÉTÉ PRÉDIT, DANS LA CITÉ DE NULLE PART

L'enfant qui jouait dans les jardins et les prairies qu'entourent les collines du Surrey, ne savait pas encore qu'il était lui-même celui qui devait entrer un jour dans l'Ultime Cité. Il ne savait pas encore qu'il verrait les Puits d'En Dessous, les minarets et les gargouilles de la plus puissante cité que, jusqu'à présent, on connaisse. Je pense maintenant à lui tel qu'il était dans son enfance avec son petit arrosoir rouge, cheminant autour du jardin par ce jour d'été dont s'illuminait la chaude campagne méridionale, son imagination enflammée au récit de toutes petites aventures, tandis que déjà était en réserve pour lui cet événement qui fit l'admiration des hommes. Quand il regardait dans la direction opposée aux collines du Surrey, il put voir pendant toute son enfance cet abîme qui, mur par-dessus mur, et montagne sur montagne, s'étend au bord du monde, et, baigné dans un perpétuel crépuscule, isolé de la lune et du soleil, supporte l'inconcevable Cité de Nulle Part. Il était destiné marcher le long de ses rues ; les prophéties le savaient. Il possédait la magique corde de pendu ; c'était une ancienne corde usée que lui avait donnée une vieille vagabonde. Cette corde avait le pouvoir de dompter n'importe quel animal dont la race n'a jamais été domestiquée, tels que la Licorne, l'Hippogriffe, Pégase, les Dragons et les Wyverns ; elle était inutile pour le Lion, le Chameau ou le Cheval.

Combien de fois avons-nous contemplé cette Cité de Nulle Part, la merveille des nations ! Non pas quand la nuit couvre le monde, et que nous ne pouvons pas voir au-delà des étoiles, ni quand le soleil brille et que nos yeux en sont éblouis ; mais après le couchant d'un de ces jours orageux qui tombent tout de suite et en entier vers le soir, quand se révèlent ces brillants sommets de montagnes que nous prenons presque pour des nuages et quand le crépuscule nous entoure comme il les entoure toujours ; alors, sur ces sommets lumineux, nous apercevons les dômes qui surplombent les bords du monde et semblent danser avec calme et majesté dans cette douce lumière du soir qui est la patrie naturelle du Merveilleux. Alors, la Cité de Nulle Part, solitaire et lointaine, regarde longuement sa sœur la Terre.

Il devait y aller : c'était prédit. On le savait déjà lorsque les pierres furent faites et avant que les îles de corail eussent été déposées sur la mer. Cette prophétie s'accomplit et entra dans l'histoire d'abord et plus tard dans l'oubli, d'où je la tire tandis qu'elle passe à côté de moi, flottant à la dérive sur ce fleuve où moi aussi je serai englouti un jour.

Les Hippogriffes dansent avant l'aurore dans l'air supérieur, longtemps avant que le soleil ait éclairé nos pelouses ; ils s'élancent, se baignent dans la lumière qui n'a pas encore effleuré l'univers ; et quand l'aube s'élève lentement des collines dentelées et que les étoiles commencent à la sentir, ils descendent obliquement vers la terre, jusqu'à ce que la lumière du soleil touche le sommet des plus grands arbres ; les Hippogriffes, alors, s'abattent avec un bruit de plumes froissées, replient leurs ailes et se mettent à trotter et à bondir ; mais s'ils arrivent près de quelque riche, prospère et détestable ville, ils s'élancent par-dessus les champs pour s'en éloigner plus vite et s'élèvent hors de vue, poursuivis par l'horrible fumée qui s'en échappe, jusqu'à ce qu'ils soient revenus dans le pur air bleu.

Celui que les prophéties avaient désigné depuis un temps immémorial, pour entrer dans la Cité de Nulle Part, descendit une fois à minuit avec sa corde magique, sur le bord d'un lac où les Hippogriffes prennent leurs ébats à l'aurore, car le gazon y est doux et qu'ils peuvent y galoper longtemps sans se rapprocher d'une ville. Il les attendit près des empreintes de leurs sabots. Les étoiles pâlirent légèrement et devinrent indistinctes ; mais il n'y avait jusque-là aucun autre signe avant-coureur de l'aurore, quand apparurent très loin et très haut, dans les profondeurs de la nuit, deux petits points dorés, puis quatre et cinq. C'étaient les Hippogriffes qui dansaient et se poursuivaient dans un rayon de soleil. Une autre troupe les rejoignit ; ils étaient douze maintenant ; ils faisaient miroiter au soleil les couleurs de leurs ailes ; ils descendaient lentement en larges cercles concentriques ; les arbres plus bas, sur la prairie, dessinaient en noir, contre le ciel, chacune de leurs branches les plus délicates ; une étoile disparut du milieu d'une constellation, puis une autre ; et l'aurore vint comme de la musique, comme un chant tout neuf. Des canards, sortant des champs de blé encore obscurs, s'envolèrent vers le lac ; des voix lointaines se firent entendre ; l'eau se colora et toujours les Hippogriffes se réjouissaient glorieusement au milieu du ciel. Mais, quand les pigeons remuèrent dans les branches, que le premier petit oiseau s'envola et que les foulques parmi les joncs s'aventurèrent à regarder dehors, alors, les Hippogriffes s'abattirent brusquement dans un grand bruit d'ailes et au même moment où, abandonnant les célestes hauteurs baignées de la première lumière du jour, ils touchèrent le sol de leurs sabots, l'homme prédestiné depuis si longtemps à entrer dans la Cité de Nulle Part, s'élança vers eux et saisit le dernier au moyen de la corde magique. L'Hippogriffe essaya de se dérober, mais ne put y parvenir, car ces monstres appartiennent à l'une des races indomptées et ce qui est magique à pouvoir sur ce qui est magique, de sorte que l'homme réussit à l'enfourcher et il s'éleva de nouveau vers les hauteurs dont il était descendu, comme une bête blessée revient à son gîte. Et quand ils furent arrivés à une certaine hauteur, l'audacieux cavalier vit, à sa gauche, se dresser, immense et belle, la cité prédestinée ; il put contempler les tours de Lel et de Lek, de Neerib et d'Akathooma et les falaises de Toldenarba étincelant dans le crépuscule comme la statue d'albâtre du Soir. Il dirigea la corde de ce côté-là, vers Toldenarba et les Puits d'En Dessous. Qui parlera des Puits d'En Dessous ? Leur mystère est secret. Les uns disent qu'ils sont les sources de la nuit et que c'est de leurs profondeurs que les ténèbres jaillissent le soir pour se répandre sur le monde ; d'autres insinuent que la connaissance exacte de ces puits pourrait détruire notre civilisation.

Il fut surveillé sans cesse au fond des Puits d'En Dessous par les yeux dont c'est le devoir de guetter. Les chauves-souris, qui demeurent plus loin et plus bas, s'envolèrent en voyant l'étonnement des yeux, et les sentinelles sur les remparts, en voyant la fuite des chauves-souris, mirent leurs lances en arrêt comme pour la guerre. Néanmoins, quand ils constatèrent que l'ennemi qu'ils attendaient se trouvait déjà près d'eux, ils baissèrent leurs lances et le laissèrent entrer et il passa comme un tourbillon à travers la porte qui s'ouvre du côté de la Terre. Ce fut ainsi qu'il entra, comme l'annonçaient les prédictions, dans la Cité de Nulle Part, dressée au-dessus de Toldenarba et put contempler le crépuscule attardé sur ces sommets qui ne connaissent pas d'autre lumière. Tous les dômes étaient en cuivre, mais les flèches qui les surmontaient étaient en or. De petits escaliers d'onyx menaient dans toutes les directions. Les rues resplendissaient d'un pavé d'agate et c'était à travers de petits carreaux de quartz rose que les habitants regardaient dehors. Le monde lointain leur semblait heureux. Quoique la cité soit toujours revêtue d'un même vêtement, le crépuscule, la beauté de celui-ci est digne d'une si charmante merveille ; crépuscule et cité n'ont d'autres rivaux qu'eux-mêmes. Construite d'une espèce de pierre inconnue dans le monde où nous vivons, taillée on ne sait en quel lieu et à laquelle les Gnomes donnent le nom d'*abyx*, la ville reflète si fidèlement, couleurs pour couleurs, les gloires du crépuscule, que nul ne peut déterminer leurs limites et savoir ce qui est la cité

et ce qui est le crépuscule. Ce sont deux jumeaux, les plus beaux du Monde des Merveilles.

Le temps a passé là, mais non pour détruire. Il a changé en un doux vert pâle la couleur des dômes de cuivre ; le reste, il ne l'a pas touché, même lui, le destructeur des cités, arrêté par je ne sais quel charme. Cependant, ils pleurent souvent ceux de Nulle Part ; ils pleurent à cause des changements, des déclin ; à cause de lamentables catastrophes qui se passent en d'autres univers ; quelquefois ils élèvent des temples à des étoiles détruites, tombées en flammes de la Voie Lactée et ils les adorent encore quand elles sont oubliées par nous. Ils ont aussi d'autres temples, dédiés qui sait à quels dieux ?

Celui qui fut destiné, seul parmi les hommes, à entrer dans la Cité de Nulle Part, était heureux de la contempler ; tandis que son Hippogriffe trotait, les ailes repliées, le long des rues d'agate, il pouvait admirer de tous côtés des merveilles telles que la Chine même n'en a jamais connues de semblables. Mais comme il se rapprochait de l'extrémité des remparts, dans un quartier où l'on ne voyait jamais aucun habitant et qu'il regardait dans une certaine direction vers laquelle aucune maison ne tournait sa façade et ses fenêtres roses, il vit soudain très loin et, de sa hauteur rapetissant les montagnes, une plus grande cité. Était-elle bâtie par-dessus le crépuscule ? ou s'élevait-elle sur les frontières d'un autre univers ? Il ne le savait pas. Il vit qu'elle dominait la Cité de Nulle Part. Il fit tous ses efforts pour s'en approcher, mais, en face de ces colossales demeures de géants inconnus, l'Hippogriffe lança de folles ruades, et rien, pas même la corde magique ne put le forcer à se diriger de ce côté-là. Alors, tournant le dos à ces quartiers déserts de la Cité de Nulle Part, où aucun habitant ne se montrait jamais, le cavalier revint lentement du côté de la terre ; il savait maintenant pourquoi toutes les fenêtres s'ouvraient dans cette direction ; les citoyens du crépuscule tournaient les yeux vers notre monde et non vers un monde plus grand que le leur. Alors, de la dernière marche de l'escalier terrestre, passé les Puits d'En Dessous, sur le versant éclairé du Toldenarba, loin des ombres glorieuses de la Cité de Nulle Part et hors du perpétuel crépuscule, l'homme et le monstre ailé descendirent rapidement ; le vent qui sommeillait bondit comme un chien sur leur passage, poussa un cri et s'élança pour les dépasser. En bas, dans le monde, c'était l'aurore. La nuit s'enfuyait, laissant traîner son manteau derrière elle ; des brouillards pâles tournoyaient sur ses traces ; le globe terrestre était grisâtre, mais brillant ; des lumières scintillaient d'une façon singulière à de matinales fenêtres ; des vaches sortant des étables, se dirigeaient vers d'obscures et humides prairies. À cette heure même, le pied de l'Hippogriffe toucha de nouveau le sol. Et, à peine l'homme fut-il descendu et eut-il enlevé de son cou la corde magique, qu'il s'envola obliquement avec rapidité pour retourner auprès de ses semblables, en quelque'un de leurs lieux de récréation.

Et le nom de Celui qui dépassa les sommets étincelants de Toldenarba et, seul de tous les hommes, entra dans la Cité de Nulle Part, est devenu célèbre parmi les nations. Mais lui et les habitants de cette ville du crépuscule savent très bien deux choses dont tous les autres ne peuvent se douter : eux, qu'il y a une Cité plus belle que la leur ; lui, un exploit que nul n'a pu accomplir.



The City Of Never.

LE COURONNEMENT DE MR. THOMAS SHAP

C'était le métier de Mr. Thomas Shap de convaincre les clients de la provenance loyale et de l'excellente qualité des marchandises et de leur persuader qu'au prix minimum, leurs désirs seraient accomplis avant même d'être exprimés. Et afin d'exercer cette profession, il prenait tous les matins le premier train pour, de la banlieue où il habitait, se rendre à la Cité. Tel était l'emploi de son existence.

À partir du moment où il se rendit compte (non pas comme on lit une chose dans un livre, mais à la façon dont les vérités se révèlent à notre instinct) de la stupidité de ce métier d'abord et aussi de la maison qu'il habitait, sa forme, sa construction, ses prétentions et même des vêtements qu'il portait; à partir de ce moment, il en retira ses rêves, ses imaginations, ses ambitions, tout en somme, excepté ce matériel Mr. Shap qui, habillé d'une redingote, achetait des tickets, maniait de l'argent et pouvait être manié à son tour par un statisticien. Le prêtre et le poète qui existaient en Mr. Shap ne prenaient jamais le train du matin pour la Cité.

Il fit d'abord de petites fugues en compagnie de son imagination; il passait en rêve la journée dans les champs et sur les fleuves que le soleil réchauffe, aux lieux où il éclaire le plus brillamment la terre, très loin, du côté du Sud. Ensuite, il commença à imaginer des papillons, puis des gens vêtus de soie, et les temples qu'ils bâtissaient à leurs dieux.

On remarquait qu'il était silencieux et même parfois distrait; mais on ne pouvait le prendre en faute dans ses rapports avec les clients, auxquels il paraissait aussi plausible qu'auparavant. Il rêva ainsi toute une année et, à force de rêver, son imagination acquit de la puissance. Il lisait encore dans le train les journaux d'un sou, il commentait encore l'événement du jour, continuait à voter à l'époque des élections, mais ce n'était plus Shap tout entier qui accomplissait ces actes: son âme était ailleurs.

Il avait passé une année très agréable; son imagination était encore pour lui une nouveauté et elle découvrait souvent de belles choses là où elle allait, dans le Sud, au bord du crépuscule. Comme il avait l'esprit réaliste et pratique, il se disait: « Pourquoi payerais-je deux pences au cinéma, quand je puis, sans y aller, voir si facilement toutes sortes de choses ? » Ce qu'il disait était toujours logique et ceux qui le connaissaient parlaient de lui comme d'un « homme bien portant, l'esprit sain et au jugement solide ».

Le jour qui fut le plus remarquable de sa vie, il se rendit en ville, comme d'habitude, par le premier train pour vendre aux clients de plausibles marchandises, tandis que le Shap spirituel vagabondait en pays imaginaires. Comme il sortait de la gare rêveur mais éveillé, il fut frappé soudainement de cette idée que le véritable Shap n'était pas celui qui allait à ses affaires, habillé de vêtements sombres et laids, mais bien celui qui se promenait à la lisière d'une jungle près des remparts d'une ancienne ville orientale surgissant du sable même et contre laquelle le désert venait battre ses vagues éternelles. Il s'était habitué à penser que cette ville s'appelait Larkar. « Après tout, l'imagination a autant de réalité que le corps » disait-il avec une parfaite logique. C'était une théorie dangereuse.

Aussi bien que dans les affaires, il comprenait, pour cette autre vie, l'importance et la valeur de la

méthode. Il ne laissa pas son imagination s'aventurer trop loin jusqu'à ce qu'elle eût minutieusement exploré ses alentours. Il évitait particulièrement la jungle ; non qu'il eût peur d'y rencontrer un tigre (qui, après tout, n'aurait pas été réel), mais des choses plus étranges pouvaient s'y cacher. Lentement, il construisit Larkar : remparts, tours pour les archers, portes d'airain et tout. Puis, un jour, il fit ce raisonnement, d'ailleurs très juste, que les gens vêtus de soie dans les rues, leurs chameaux, leurs marchandises arrivant d'Inkustahn et la ville elle-même étaient tous les créatures de sa volonté. Et alors, il se nomma roi. Depuis, il souriait de voir que les passants ne le saluaient pas dans la rue quand il allait de la gare au magasin ; mais il avait assez de bon sens pour se rendre compte qu'il valait mieux n'en rien dire à ceux qui le connaissaient seulement comme Mr. Shap.

À présent qu'il était roi de la Cité de Larkar et de tout le désert qui s'étendait à l'est et au nord, il envoya son imagination vagabonder plus loin. Il se mit à la tête des régiments de sa garde montés sur des chameaux, et au son des clochettes d'argent suspendues au cou de ces animaux, il arriva dans d'autres villes bâties au loin sur le sable jaune, avec de clairs murs blancs et des tours dressées en plein soleil. Il franchit leurs portes entouré de ses trois régiments vêtus de soie : le régiment bleu pâle à droite, le régiment vert à gauche, devant lui le régiment lilas. Quand il avait traversé une ville, observé les coutumes de ses habitants, examiné la manière dont le soleil éclairait les tours, il se proclamait roi et, en imagination, continuait sa route. Il allait ainsi de ville en ville et de pays en pays. Si clairvoyant que fût Mr. Shap, je crois bien qu'il négligea de surveiller en lui le désir effréné de conquête dont les rois furent si souvent victimes ; et après que les premières villes lui eurent ouvert leurs portes superbes et qu'il eut vu les peuples se prosterner aux pieds de son chameau, les porteurs de lances l'acclamer le long des balcons innombrables et les prêtres le saluer jusqu'à terre, lui qui n'avait jamais possédé la moindre autorité dans le monde où il avait vécu jusqu'alors, en devint déraisonnablement avide. Il laissa son imagination galoper trop rapidement, il abandonna toute méthode ; à peine était-il roi d'un pays qu'il n'avait plus qu'un seul désir, celui d'agrandir ses frontières, de sorte qu'il s'enfonçait de plus en plus dans l'inconnu. La manière inconsidérée dont il avançait dans des contrées dont l'histoire ne sait rien et dont il entra dans des villes si singulièrement fortifiées que, quoique leurs habitants fussent des hommes, les ennemis qu'ils redoutaient semblaient être plus ou moins que des hommes ; l'étonnement avec lequel il contemplait des portes et des tours que l'art lui-même n'eût jamais inventées et des foules furtives encomrant des réseaux compliqués de rues pour l'acclamer comme leur souverain ; tout cela commençait à affecter sa capacité commerciale. Il savait parfaitement que son imagination ne pourrait continuer à régner sur ces beaux pays qu'à une condition : c'est que l'autre Shap, malgré son peu d'importance, fût nourri et chauffé ; l'abri et la nourriture signifiaient : argent ; l'argent signifiait : affaires ; sa méprise était celle du joueur qui invente des combinaisons en oubliant de mettre en ligne de compte la cupidité humaine. Un jour, son imagination, trottant de bon matin, entra dans une cité aussi somptueuse qu'un lever de soleil, dans les murs de laquelle s'ouvraient des portes d'or tellement vastes qu'une rivière coulait à travers les grilles et que lorsqu'elles étaient ouvertes, des galères pouvaient y passer toutes voiles dehors. Il en sortait des troupes de danseurs et de musiciens qui faisaient le tour de la ville en jouant de leurs instruments. Ce matin-là, Mr. Shap, le Mr. Shap corporel, oublia de prendre son train. Jusqu'à l'année précédente, il ne s'était jamais servi de son imagination ; ce n'est donc pas surprenant si toutes ces visions nouvelles jouaient quelquefois de mauvais tours à la mémoire d'un homme même aussi sain d'esprit qu'il l'était. Il abandonna la lecture des journaux ; il cessa de s'occuper de politique, il s'intéressa de moins en moins à ce qui se passait autour de lui. Ce malencontreux événement du train manqué se renouvela encore une fois et ses patrons lui parlèrent sévèrement à ce sujet. Mais il avait de quoi se consoler. Ne possédait-il pas Arathrion et Argun Zeerith et toutes les

côtes d'Oora ? Au moment même où on le réprimandait, il regardait se mouvoir, comme des points noirs sur les champs blancs de neige, la file interminable des yacks qui lui apportaient les tributs ; il voyait les yeux verts des hommes de la montagne qui avaient levé sur lui de si étranges regards lorsqu'il était entré dans la Cité de Nith par la porte du désert. Cependant sa logique ne l'abandonnait pas : il savait bien que ses lointains sujets n'existaient aucunement ; mais il était plus fier de les avoir créés que de régner sur eux de sorte que, dans son orgueil, il avait la sensation d'être quelque chose de plus grand qu'un roi : quoi ? il n'osait y penser. Il entra dans le temple de la Cité de Zorra et y resta quelque temps tout seul ; quand il sortit, les prêtres s'agenouillèrent à ses pieds. Il se souciait de moins en moins des choses qui nous intéressent tous, des affaires de Shap commerçant à Londres : il commença même à éprouver pour cet homme un royal mépris.

Un jour qu'il était assis dans Sowla, la cité des Thuls, sur un trône fait d'une seule améthyste, il décida, et cette décision fut proclamée aussitôt dans tout le pays au son des trompettes d'argent, qu'il serait couronné roi de toutes les terres des Merveilles.

Des bannières furent déployées autour de ce vieux temple où les Thuls étaient adorés depuis des milliers d'années ; les arbres des jardins répandaient d'ineffables parfums, inconnus à tous les pays qui sont marqués sur la mappemonde ; une gazouillante fontaine lançait sans arrêt des diamants ; un silence profond s'établit dans l'attente des trompettes d'or ; la nuit sacrée du couronnement était venue. Au sommet de ces anciens escaliers usés, qui descendaient on ne sait où, trônait le roi revêtu du manteau d'émeraude et d'améthyste, l'antique vêtement des Thuls ; à côté de lui était accroupi le Sphinx qui, depuis quelques semaines, le conseillait dans toutes ses affaires. Lentement, au son des trompettes, s'élevèrent vers lui, nous ne savons pas d'où, cent vingt archevêques, vingt anges et deux archanges, portant ce terrifiant diadème qui fut la couronne des Thuls. Ils savaient très bien en venant à lui qu'ils auraient tous de l'avancement à cause du travail de cette nuit. Silencieux et plein de majesté, le roi les attendait.

En bas, les docteurs finissaient de dîner. Les gardiens circulaient sans bruit à travers les salles et quand ils virent dans ce confortable dortoir de Hanwel, le roi encore éveillé, debout majestueux et résolu, ils s'approchèrent de lui et lui dirent : « Il faut vous mettre au lit... dans votre joli lit... » De sorte qu'il se coucha et bientôt s'endormit profondément : le grand jour était fini.



The Coronation Of Mr. Thomas Shap.

CHU-BU ET SHEEMISH

C'était la coutume des prêtres de Chu-bu d'entrer tous les mardis dans le temple et de chanter : « Il n'y a pas d'autre dieu que Chu-bu. » Et on offrait à Chu-bu du miel, du maïs et de la graisse. C'est ainsi que se célébrait son culte.

Chu-bu était une idole assez ancienne, comme on peut en juger à la couleur du bois. On l'avait sculpté dans un morceau d'acajou et après l'avoir sculpté, on l'avait verni. Puis on l'avait installé sur un piédestal de diorite, avec, à ses pieds, un brasier pour brûler les épices, et des plats d'or où déposer les viandes grasses. Ainsi fut instauré le culte de Chu-bu.

Il devait avoir été là depuis plus d'une centaine d'années, lorsqu'un jour les prêtres introduisirent une autre idole dans le temple de Chu-bu, la déposèrent sur un piédestal à côté de celui de Chu-bu et se mirent à chanter : « Il y a aussi Sheemish. » Et tout le peuple se réjouit et s'écria : « Il y a aussi Sheemish. »

Sheemish était évidemment une idole moderne et quoique son bois fût teint de couleur sombre, on pouvait voir qu'il avait été sculpté tout récemment. Et on offrit du miel à Sheemish tout comme à Chu-bu et aussi du maïs et de la graisse.

La fureur de Chu-bu ne connut pas de bornes ; elle dura toute la nuit et continuait encore le lendemain. La situation exigeait des miracles : celui de dévaster la ville par la peste et de tuer tous les prêtres dépassait son pouvoir ; c'est pourquoi il employa toute la puissance divine qu'il pouvait posséder à commander un petit tremblement de terre. « Ainsi, pensait Chu-bu, on verra que je suis le seul dieu et les hommes cracheront à la face de Sheemish ». Il rassembla donc toute sa volonté pour produire un tremblement de terre ; pourtant le tremblement de terre ne se produisait pas, quand il découvrit tout à coup que le détestable Sheemish osait aussi essayer de faire un miracle. Il cessa de s'occuper du tremblement de terre et écouta ou plutôt sentit ce que pensait Sheemish, car les dieux savent ce qui se passe dans l'esprit les uns des autres par un sens particulier qui existe chez eux en plus des cinq que nous possédons. Sheemish essayait aussi de produire un tremblement de terre.

Le dessein du nouveau dieu était probablement de faire connaître son pouvoir. Je ne sais pas si Chu-bu comprenait cela ou s'en souciait le moins du monde, mais c'était suffisant pour enflammer sa jalousie de savoir que son rival abhorré était sur le point de faire un miracle. Toute la puissance de Chu-bu fut rassemblée en un clin d'œil et employée à prévenir le plus léger tremblement de terre. Cette situation dura quelque temps dans le temple de Chu-bu et aucun tremblement de terre ne se fit sentir.

Être dieu et ne pas réussir un miracle, c'est une sensation très désagréable. C'est comme chez les humains quand on est sur le point d'éternuer cordialement et qu'on ne peut y arriver ; quand on essaye de nager les pieds dans de gros souliers, ou de se souvenir d'un nom complètement oublié. Sheemish éprouva tous ces ennuis.

Et le mardi suivant, les prêtres entrèrent dans le temple ; ils adorèrent Chu-bu et lui offrirent de la graisse en disant : « Ô Chu-bu qui créa toutes choses et ils ajoutèrent : Il y a aussi Sheemish » ; Chu-bu fut honteux et ne parla pas de trois jours.

Il y avait des oiseaux sacrés dans le temple de Chu-bu et après le troisième jour et la nuit qui suivirent, ce fut comme s'il avait été révélé à Chu-bu qu'il était tombé une fiente d'oiseau sur la tête de Sheemish.

Chu-bu parla à Sheemish comme parlent les dieux, sans remuer les lèvres ni troubler le silence et lui dit : « Il y a une ordure sur ta tête, ô Sheemish ! » Et toute la nuit il murmura : « Il y a une ordure sur la tête de Sheemish. » Quand l'aurore parut et qu'on entendit des voix au loin, Chu-bu exulta dans le réveil des choses terrestres et il cria jusqu'à ce que le soleil fût très haut sur l'horizon : « Il y a une ordure, il y a une ordure sur la tête de Sheemish. » À midi, il ajouta : « Voici donc ce Sheemish qui prétendait être un dieu. » Ainsi fut confondu Sheemish.

Le mardi suivant, quelqu'un entra et lava la tête de Sheemish et on l'adora de nouveau en chantant : « Il y a aussi Sheemish. » Et pourtant Chu-bu était encore content, car il disait : « La tête de Sheemish a été déshonorée » ; et « Sa tête a été déshonorée, cela suffit ». Un soir, hélas ! il y eut aussi une fiente d'oiseau sur la tête de Chu-bu et Sheemish s'en aperçut.

Il n'en est pas des dieux comme des hommes. Nous nous mettons en colère les uns contre les autres et puis, notre colère s'apaise, mais la fureur des dieux est durable. Chu-bu se souvint ; Sheemish n'oublia pas. Ils parlaient d'une autre façon que nous, sans rompre le silence et cependant ils se comprenaient l'un l'autre ; leurs pensées ne ressemblaient pas non plus à nos pensées. Nous ne devons pas les juger au point de vue simplement humain. Toute la nuit ils parlèrent ; toute la nuit ils répétèrent ces mots : « Sale Chu-bu ! » « Sale Sheemish ! » « Sale Chu-bu ! » « Sale Sheemish ! » Le lendemain, leur fureur ne s'était pas calmée et ils continuaient à s'insulter mutuellement. Chu-bu découvrit qu'il n'était rien de plus que l'égal de Sheemish. Tous les dieux sont jaloux ; mais cette égalité avec une idole de bois peint d'une centaine d'années plus récente que lui semblait particulièrement pénible à Chu-bu. Chu-bu avait une jalousie très développée, même pour un dieu ; et quand le mardi revint, le troisième mardi où l'on célébrait le culte de Sheemish, il ne put en supporter davantage. Il sentit que sa colère devait être extériorisée à n'importe quel risque et il employa toute la véhémence de sa volonté à produire un petit tremblement de terre. Les fidèles venaient de sortir du temple ; il concentra sa volonté pour arriver à opérer ce miracle. Ses méditations étaient bien troublées de temps en temps par cette phrase devenue maintenant un refrain : « Sale Chu-bu. » Mais il se mit à vouloir avec férocité, ne s'arrêtant même pas pour dire les mots qu'il désirait et qu'il avait déjà répétés neuf cents fois ; tout à coup ces interruptions cessèrent.

Elles cessèrent parce que Sheemish avait repris un projet qu'il n'avait jamais d'ailleurs abandonné tout à fait : celui de manifester son pouvoir et de s'élever au-dessus de Chu-bu en accomplissant un miracle ; et le pays étant semé de volcans il avait choisi un léger tremblement de terre comme le miracle le plus facile à réussir pour un petit dieu.

Il est certain qu'un tremblement de terre voulu par deux dieux la fois a une chance plus grande de réussir que s'il était commandé par un seul et une chance incomparablement plus considérable que si les volontés de ces dieux étaient opposées ; pour prendre comme exemple des divinités plus anciennes et plus puissantes, quand le soleil et la lune exercent leur attraction dans le même sens, nous avons les plus fortes marées.

Chu-bu ne savait rien de la théorie des marées et il était bien trop occupé pour remarquer ce que faisait Sheemish. Et soudain, le miracle s'accomplit.

Ce fut un tremblement de terre absolument localisé, car il y a d'autres dieux que Chu-bu et Sheemish et c'était seulement un léger tremblement de terre que tous deux avaient voulu ; mais il ébranla quelques monolithes dans une colonnade qui soutenait un des côtés du temple et tout un mur s'écroula à l'intérieur ; les huttes basses des habitants de la ville furent un peu secouées et quelques portes faussées au point de ne plus pouvoir s'ouvrir ; ce fut suffisant et il sembla un instant que ce serait tout : ni Chu-bu, ni Sheemish ne désiraient rien de plus ; mais ils avaient mis en mouvement une

loi plus ancienne que Chu-bu, la loi de l'équilibre à laquelle cette colonnade avait obéi depuis une centaine d'années et le temple de Chu-bu trembla sur ses bases, puis se tint un instant immobile, se balança une ou deux fois et s'écroula sur les têtes de Chu-bu et de Sheemish.

Il ne fut pas reconstruit; car nul n'osait s'approcher des terribles dieux; quelques-uns prétendirent que c'était Chu-bu qui avait fait le miracle, d'autres que c'était Sheemish; de là naquit un schisme. Les caractères faibles effrayés par la violence des sectes rivales trouvèrent un compromis et dirent que les deux y avaient coopéré; mais personne ne devina la vérité: c'est que l'événement avait été le résultat de leur rivalité.

Il se forma une opinion à laquelle les deux sectes se rangèrent d'un commun accord: c'est que quiconque touchait Chu-bu ou regardait Sheemish devait mourir.

C'est ainsi que je devins propriétaire de Chu-bu pendant un voyage que je fis au-delà des monts de Tug. Je le découvris dans le temple en ruine, couché sur le dos, ses mains et ses pieds sortant des décombres; dans cette même attitude je l'ai gardé jusqu'ici sur ma cheminée, car il est ainsi moins exposé à être renversé. Sheemish était brisé en morceaux, de sorte que je le laissai où il était.

Et Chu-bu est quelque chose de si pitoyable avec ses mains grasses dressées en l'air, que quelquefois je suis ému de compassion et je m'agenouille devant lui et je prie un instant en lui disant: « Ô Chu-bu! toi qui as créé toutes choses, viens au secours de ton serviteur. »

Chu-bu ne peut pas grand-chose, quoique je sois certain qu'une fois, dans une partie de bridge, il m'envoya l'as de carreau, un soir où je n'avais eu jusque-là aucune carte intéressante. Il est vrai que c'est peut-être le hasard qui m'a rendu ce service, mais je ne le dirai pas à Chu-bu.

LA FENÊTRE MERVEILLEUSE

Le vieillard qui avait l'air d'un Oriental venait d'être sommé par un policeman de circuler ; et ce fut cette circonstance qui attira sur lui et sur le paquet qu'il portait l'attention de Mr. Sladden, lequel était un commis des grands Magasins Mergin et Chater.

Mr. Sladden avait la réputation d'être le garçon le moins sérieux de la maison. La plus légère idée, la plus vague suggestion de romanesque lui donnaient aussitôt un regard aussi lointain que si les murs du magasin avaient été de verre et Londres même un mythe, et il oubliait complètement les clients.

Le seul fait que la feuille de papier malpropre qui enveloppait le paquet du vieux était couverte de caractères arabes suffit donc à remplir l'esprit de Mr. Sladden d'imaginings romanesques et il le suivit jusqu'à ce que la foule, qui s'était rassemblée autour de lui, fût dispersée et que le vieux s'arrêtât au bord du trottoir et, après avoir défait son paquet, mît en vente l'objet qu'il contenait ; c'était une fenêtre à petits carreaux en bois ancien et qui ne mesurait pas plus d'un pied de long sur moins d'un pied de large. Mr. Sladden n'avait jamais vu jusqu'alors vendre une fenêtre dans la rue ; aussi, en demanda-t-il le prix.

— Tout ce que vous possédez, dit le vieillard.

— Où l'avez-vous trouvée ? questionna Mr. Sladden, car c'était une singulière fenêtre.

— J'ai donné ma fortune tout entière pour l'acheter dans les rues de Bagdad.

— Étiez-vous très riche ? dit Mr. Sladden.

— Je possédais tout ce que je pouvais désirer, excepté cette fenêtre.

— Ce doit être une bonne fenêtre, dit le jeune homme.

— C'est une fenêtre magique, dit le vieillard.

— Je n'ai sur moi que dix shillings ; mais à la maison j'ai encore quinze shillings six pence.

Le vieux réfléchit un instant.

— Alors, le prix de la fenêtre, c'est vingt-cinq shillings six pence, dit-il.

Ce fut seulement une fois le marché conclu, les dix shillings payés et lorsque le vieillard l'eut accompagné chez lui pour poser la fenêtre magique au mur de son unique chambre, ce fut alors seulement que cette idée traversa l'esprit de Mr. Sladden : il n'avait pas du tout besoin de cette fenêtre. Mais comme ils étaient déjà tous deux à la porte de la maison, il estima que c'était un peu trop tard pour élever des objections.

L'étranger demanda qu'on le laissât seul pendant qu'il posait la fenêtre. De sorte que Mr. Sladden resta hors de la chambre, en haut d'un petit escalier dont les marches craquaient ; il n'entendit aucun bruit de marteau.

Et bientôt il vit reparaître le singulier vieillard avec sa robe jaune fané, sa longue barbe et ses yeux au regard lointain. « C'est fini », dit-il, et il prit congé du jeune homme.

Continua-t-il ensuite à passer au milieu de Londres comme une tache de couleur vive et un anachronisme ? ou revint-il pour toujours à Bagdad ?... Et quelles mains bronzées firent-elles circuler ses vingt-cinq shillings six pence ? Mr. Sladden ne le sut jamais.

Mr. Sladden rentra dans la chambre au plancher sans tapis où il passait ses nuits et même une

partie de ses journées entre l'heure où se ferment les Magasins de Mergin et Chater et celle où ils s'ouvrent. Pour les dieux lares d'une aussi misérable chambre, sa redingote correcte devait être un perpétuel sujet d'étonnement. Mr. Sladden l'ôta, la plia avec soin et voici que là, devant lui, se trouvait appliquée sur le mur, à une certaine hauteur, la fenêtre que lui avait vendue le vieillard. Il n'y avait eu jusque-là sur ce mur aucune fenêtre, ni même aucun autre meuble qu'un petit buffet et dès que Mr. Sladden eut soigneusement enfermé sa redingote, il jeta un regard à travers sa nouvelle fenêtre. Elle était là, à l'endroit même où il avait toujours vu le buffet qui renfermait son service à thé, lequel avait été maintenant déposé sur la table.

Quand Mr. Sladden s'approcha de la fenêtre, l'après-midi d'automne touchait à sa fin. Les papillons devaient avoir déjà replié leurs ailes et les chauves-souris n'étaient pas encore sorties... Mais nous sommes à Londres : les magasins étaient déjà fermés et les réverbères pas encore allumés.

Mr. Sladden se frotta les yeux et ensuite frotta la fenêtre ; mais il continua malgré tout à voir un ciel d'un bleu brillant et dans le lointain au-dessous de lui, si loin que ni les bruits ni la fumée ne pouvaient parvenir jusqu'à lui, une ville du Moyen Âge, ceinte de tours. Des toits bruns, des rues pavées de cailloux, puis des murs blancs, des arceaux en ogives, à travers lesquels on apercevait une campagne verte et de petits ruisseaux. Les archers flânaient, accoudés sur les tours ; on voyait des hallebardiers le long des murs ; de temps en temps un chariot descendait une de ces rues anciennes, quittait la ville et se perdait dans la campagne ; ou bien un chariot montait vers la ville, en sortant du brouillard que le soir déroulait sur les champs. Parfois, des gens montraient leur tête aux fenêtres treillissées, parfois un troubadour flâneur paraissait se mettre à chanter ; mais personne, et pour quoi que ce fût, n'avait l'air d'éprouver de hâte, ni d'inquiétude. Bien que la hauteur fût vertigineuse, car Mr. Sladden dominait la ville de plus haut qu'une gargouille de cathédrale, il distinguait pourtant un détail qui avait son importance : les étendards qui flottaient au sommet des tours portaient tous sans exception deux petits Dragons d'or sur fond blanc.

Par l'autre fenêtre de la chambre, il entendait le bruit des autobus et les cris des vendeurs de journaux.

Après ceci, Mr. Sladden devint encore plus rêveur au Magasin de M^Mrs. Mergin et Chater. Sur un seul point il était raisonnable et prudent : quoiqu'il fit de continuelles recherches au sujet des petits dragons d'or sur fond blanc, il ne parla à personne de la fenêtre merveilleuse. Il en arriva à connaître tous les drapeaux des monarques européens ; il poussa même une pointe dans l'histoire ; il demanda des renseignements aux boutiques où l'on s'occupe de blason ; mais nulle part il ne trouva aucune trace de ces petits dragons d'or sur fond d'argent. Et quand il lui sembla que ces petits dragons n'avaient jamais flotté que pour lui seul, il les aima comme un exilé dans le désert peut aimer les lis de son pays ; comme un malade peut aimer les hirondelles s'il n'espère pas vivre encore un autre printemps.

Aussitôt que Mergin et Chater avaient fermé, Mr. Sladden rentrait dans sa misérable chambre et regardait à travers la merveilleuse fenêtre, jusqu'à ce qu'il fût tout à fait obscur et que les gardes eussent commencé leur ronde autour des remparts à la clarté des lanternes ; et la nuit se déployait comme un velours semé d'étoiles inconnues. Il essaya d'obtenir une indication en dessinant la forme des constellations ; mais ce fut inutile, car elles ne ressemblaient à aucune de celles qui brillent sur l'un ou l'autre hémisphère.

Chaque jour, dès son réveil, il courait vers la fenêtre merveilleuse, et la ville se trouvait toujours là, rapetissée par l'éloignement, toute brillante dans le matin ; les dragons d'or dansaient au soleil ; les archers s'étiraient en baillant ou brandissaient leurs armes au sommet des tours fouettées par le

vent. La fenêtre ne s'ouvrait pas : il n'entendit donc jamais les chansons que, sous les balcons dorés, chantaient les troubadours ; il n'entendait pas même le carillon des beffrois quoiqu'il pût voir le vol effrayé des oiseaux de nuit que le son de chaque heure faisait sortir de leurs trous. Son premier soin était toujours de jeter les yeux vers les tourelles qui s'élevaient au-dessus des remparts, pour voir si les petits dragons d'or flottaient encore sur les drapeaux. Quand il les avait vus s'étaler sur l'étoffe blanche, contre la profondeur magnifique du ciel bleu, il s'habillait avec satisfaction et s'en allait radieux à ses affaires. Les clients de MMrs. Mergin et Chater n'auraient certainement jamais pu deviner quelle était la seule ambition de Mr. Sladden pendant qu'il allait et venait devant eux dans sa redingote correcte et que tout ce temps-là il rêvait d'être un hallebardier ou un archer afin de pouvoir combattre au service d'un roi inconnu, dans une cité inaccessible, pour de petits dragons d'or flottant sur un étendard blanc. Tout d'abord Mr. Sladden avait essayé d'explorer la misérable petite rue dans laquelle il habitait, mais il remarqua bientôt que le vent soufflait dans une direction différente au-dessous de la fenêtre merveilleuse et de l'autre côté de la maison.

En août, les journées commencent à devenir plus courtes, les autres employés lui en firent la remarque et c'est tout juste s'il ne s'imagina pas qu'on avait deviné son secret ; il avait beaucoup moins de temps pour regarder à travers la fenêtre merveilleuse, car là-bas, les lumières étaient rares et elles s'éteignaient de bonne heure.

Un matin à la fin d'août, juste au moment où il allait sortir de chez lui, Mr. Sladden vit une troupe de hallebardiers courir le long de la rue pavée, vers la porte de cette ville médiévale : la Cité du Dragon, comme il la nommait en lui-même, car il n'en parlait à personne. Il remarqua ensuite qu'en haut des tours les archers parlaient entre eux avec vivacité et se faisaient passer des faisceaux de flèches pour les joindre à celles qu'ils avaient déjà dans leurs carquois. Des têtes se penchaient aux fenêtres plus nombreuses que d'habitude ; une femme sortit en courant pour faire rentrer quelques enfants au logis ; un chevalier traversa la rue à cheval ; des groupes d'hommes d'armes longèrent les murs et tous les oiseaux de nuit s'envolèrent. Aucun troubadour ne chantait plus dans les rues. Mr. Sladden jeta un coup d'œil sur les tours et vit tous les drapeaux flotter comme d'habitude et les dragons d'or se balancer au souffle du vent.

Il fut ensuite obligé d'aller à ses affaires. Le soir, il prit l'autobus pour rentrer plus tôt et monta l'escalier en courant. Rien ne s'était passé, semblait-il, dans la Cité des Dragons d'or. Il vit seulement un rassemblement dans la rue qui menait aux portes de la ville ; les archers paraissaient flâner comme d'habitude, accoudés aux créneaux des tours ; un des étendards blancs tomba tout à coup avec tous ses dragons : Mr. Sladden n'avait pas vu que tous les archers étaient morts. La foule se précipitait de son côté, vers le mur colossal du haut duquel il regardait la ville ; une troupe de soldats, autour d'un drapeau blanc brodé de dragons d'or, reculait lentement ; une autre troupe portant un autre drapeau les poursuivait : sur ce drapeau, il y avait un grand ours rouge. D'une tour, une autre bannière tomba. Alors, il comprit tout : les dragons d'or étaient vaincus, ses chers petits dragons d'or. Les partisans de l'ours arrivaient en face de sa fenêtre ; tout ce qu'on jetterait d'une pareille hauteur tomberait sur eux avec une force terrifiante : pincettes, charbon, pendule, tout ce qu'il avait sous la main ; il combattrait encore pour ses petits dragons d'or. Une flamme s'élança de l'une des tours et vint lécher le pied d'un archer, qui ne bougea pas. Maintenant, le drapeau ennemi se trouvait hors de vue, juste au-dessous de la fenêtre. Et alors quand il jeta les pincettes après avoir fait un pas en arrière pour les lancer avec plus de force, il sentit une odeur mystérieuse d'aromates et, tout à coup, il ne vit plus rien devant lui, pas même la clarté du jour, car, derrière les fragments de la fenêtre merveilleuse brisée en morceaux, il n'y avait que le petit buffet dans lequel il enfermait son service thé.

Et quoique Mr. Sladden soit plus âgé maintenant, qu'il ait une plus grande expérience de la vie et qu'il possède un magasin à lui, il n'a jamais pu acheter une autre fenêtre pareille à celle-là et il n'a jamais pu apprendre, soit par les livres, soit par les hommes, rien qui se rapporte le moins du monde à la Cité des Dragons d'or.

ÉPILOGUE

Ici se termine le quatorzième épisode du *Livre des Merveilles*, et les chroniques des *Petites Aventures du Bord du Monde*. Je prends congé de mes lecteurs. Nous nous retrouverons peut-être de nouveau, car je n'ai pas encore conté comment les Gnomes pillèrent les Fées, quelle vengeance les Fées exercèrent contre eux et que le sommeil même des dieux en fut troublé et comment le roi de Ool insulta les troubadours, se croyant à l'abri derrière ses centaines d'archers et de hallebardiers, et comment les troubadours se glissèrent la nuit jusqu'au pied de ses tours et, sous ses remparts, à la lumière de la lune, le couvrirent de ridicule pour toujours dans des chansons. Mais auparavant je dois retourner au Bord du Monde. Voyez! La caravane se met en marche.



LORD DUNSANY

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Le Livre des Merveilles (*The Book of Wonder*) est le cinquième recueil de nouvelles de Lord Dunsany, après *The Gods of Pegana* (1905), *Time and the Gods* (1906), *The Sword of Welleran and other Stories* (1908), et *A Dreamer's Tales* (1910). À ces recueils, il faut ajouter *The Last Book of Wonder* (1916) et *Tales of Three Hemispheres* (1919) pour délimiter assez précisément le champ mythopoétique d'une œuvre singulière portée à la prééminence du rêve et à la fabulation.

Avant Tolkien, il est considéré comme le fondateur d'une nouvelle catégorie du merveilleux fantastique (la *Sword and Sorcery* ou la *fantasy*, dira-t-on plus tard). Son œuvre personnelle doit moins à la mythologie celte qu'à la *Bible du roi James*, au *Vathek* de William Beckford, à la culture japonaise, et aux récits victoriens de William Morris ou de George McDonald. Mais Dunsany n'est pas un continuateur. C'est un créateur unique, un rêveur d'univers qui a bâti une théogonie originale, développée essentiellement dans ses deux premiers recueils et déclinée dans les cinq volumes suivants, lorsqu'il convoque les capricieux demi-dieux et les hommes aux désirs chimériques, jusqu'à établir parfois des passerelles entre le monde mythologique des dieux de Pegana et le Londres de l'époque edwardienne.

Le Livre des Merveilles appartient à cette dernière tendance, et il est d'ailleurs intéressant de s'arrêter sur les principes d'écriture de cet ouvrage. Illustré par S. H. Sime, l'un des meilleurs artistes du début du siècle, dont le style évoque un croisement équilibré entre le trait de l'artiste décadent Aubrey Beardsley et les compositions des maîtres japonais, *Le Livre des Merveilles* est le fruit d'un travail en commun puisqu'une dizaine de récits ont été écrits après coup, sous l'inspiration des dessins de l'artiste.

Bibliographie sélective

LE LIVRE DES MERVEILLES The Book of Wonder; a Chronicle of Little Adventures at the Edge of the World

- London: William Heinemann, 1912, 97 p., illustré par S. H.
- Paris: Eugène Figuière, 1924, 117 p., traduction française par Marie Amouroux.

Bibliographie des nouvelles du recueil

- Préface
- « La Fiancée du centaure » (*The Bride of the Man-horse*)
— in *Sketch*, n° 940, 1^{er} février 1911.

- « La Lamentable histoire de Thangobrind le joaillier et de sa fin malheureuse » (*The Distressing Tale of Thangobrind the Jeweller, and of the Doom That Befel Him*)
— in *Sketch*, n° 937, 11 janvier 1911.

- « La Maison de la sphynge » (*The House of the Sphinx*)
— in *Sketch*, n° 936, 4 janvier 1911.
— in *Merveilles et démons : contes fantastiques*, Paris : Seuil, 1991, traduction de Julien Green, sous le titre « La Maison du Sphinx ».

- « Ce qui arriva probablement aux trois écrivains » (*The Probable Adventure of the Three Literary Men*)
— in *Sketch*, n° 941, 8 février 1911

- « L'Imprudente Prière de Pombo l'idolâtre » (*The Injudicious Prayers of Pombo the Idolater*)
— in *Sketch*, n° 934, 21 décembre 1910.

- « La Prise de Bombasharna » (*The Loot of Bombasharna*)
— in *Sketch*, n° 935, 28 décembre 1910. «

- « Miss Cubbidge et le dragon des légendes » (*Miss Cubbidge and the Dragon of Romance*)
— in *Sketch*, n° 945, 8 mars 1911.

- « La Queste des larmes de la reine » (*The Quest of the Queen's Tears*)
— in *Sketch*, n° 938, 18 janvier 1911.

- « Le Trésor des Gibbelins » (*The Hoard of the Gibbelins*)
— in *Sketch*, n° 939, 25 janvier 1911.

- « Comment Nuth aurait, paraît-il, exercé son art sur les Gnoles » (*How Nuth Would Have Practised His Art Upon the Gnoles*)
— in *Sketch*, n° 942, 15 février 1911.

- « Comment quelqu'un entra, ainsi qu'il avait été prédit, dans la cité de Nulle Part » (*How One Came, as Was Foretold, to the City of Never*)
— in *Sketch*, n° 943, 22 février 1911.

- « Le Couronnement de Mr. Thomas Shap » (*The Coronation of Mr. Thomas Shap*)
— in *Sketch*, n° 944, 1^{er} mars 1911.
— in *Merveilles et démons : contes fantastiques*, Paris, Seuil, 1991, traduction de Julien Green, sous le même titre que l'édition de 1924.

- « Chu-Bu et Sheemish » (*Chu-Bu and Sheemish*)

— in *Saturday Review* (Londres), n° 2931, 30 décembre 1911.

— in *L'Année 1977-1978 de la SF*, Paris, Julliard, 1978, traduction de Marc Duveau.

— in *Le Manoir des Roses : L'Épopée fantastique*, éd. Marc Duveau, Paris, Presses de la Cité, Presses-Pocket; *Le Livre d'Or de la Science Fiction*, 1978, traduction de Marc Duveau.

- « La Fenêtre merveilleuse » (*The Wonderful Window*)

— in *Saturday Review* (Londres), n° 2884, 4 février 1911.

— in *Merveilles et démons : contes fantastiques*, Paris, Seuil, 1991, traduction de Julien Green.

- Épilogue.

Les références précises des préoriginales des nouvelles ont été retrouvées grâce l'imposante bibliographie de Lord Dunsany par S. T. Joshi et Darrell Schweitzer, *Lord Dunsany, A Bibliography*. Metuchen, N. J., and London : The Scarecrow Press, Inc., Scarecrow Author Bibliographies, 90, 1993, 365 p. Signalons que les nouvelles publiées dans le *Sketch* (présentées comme des « Épisodes du Livre des Merveilles ») l'ont été sous une forme abrégée.

XAVIER LEGRAND-FERRONNIÈRE